

JUIN

Figaro Illustré

1911



A. de LA GANDARA
PORTRAIT DE MADEMOISELLE DOLLEY
• 1908 •



UN

SIÈCLE

DE

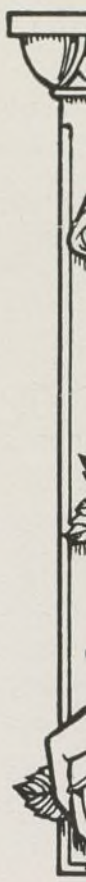
MODES



PAR

Octave UZANNE





Le S
des

Par

Tout
Harpigni
le beau p
il est viva
deux env
Saint-Flo
bataillon
Artistes
quels il c
avec la C
la *Grand*
du blé en
cieuse im
environs
Sortie de
avec l'*Az*
avec le
avec sa
Martin;
étude d'
M^{me} Marie
Henri Ro
tion : *Le*
Troupeau

Comme
de grande
fond de
galerie de
forme un
plafonds
Dans les
ment la p
artiste a
Révolution
Pour les
pour thèr
l'histoire
tue une l
s'est acqu
M. Calh
le théâtre
une joie d
des plus



Les Chroniques du Mois

Le Salon de la Société des Artistes Français

SIMPLES NOTES

Par L. ROGER-MILÈS

Tout d'abord, un salut au vieux maître Harpignies : il est là, vivant et robuste dans le beau portrait qu'a fait de lui M. Jonas, et il est vivant et robuste également dans ses deux envois : *Déclin du jour* et *Chênes de Saint-Fargeaux*. Il mène vaillamment le bataillon des paysagistes de la Société des Artistes français aux premiers rangs desquels il convient de remarquer Guillemet, avec la *Cité de Carcassonne*; Boggio, avec la *Grande Rue*; Guillonnet, avec le *Foulage du blé en Provence*; Nozal, avec une délicieuse impression des *Bords du Rhin* aux environs de Vienne; Gagliardini, avec la *Sortie de l'église à midi, Venise*; Lupin, avec l'*Automne à Bruges*; Adrien Demont, avec le *Parc abandonné*; P. Vauthier, avec sa très belle vue du *Canal Saint-Martin*; Maurice Lévis, avec une large étude d'*Un bassin à flot à Ostende*; M^{me} Marie Diéterle, avec *La route de Luzy*, Henri Rousseau avec deux œuvres d'élection : *Les Vaches qui se mirent*, et *Le Troupeau*, etc.

Comme tous les ans, il y a des œuvres de grandes dimensions ; tout d'abord le plafond de M. F. Cormon qui doit décorer la galerie de gauche du Petit Palais ; ce plafond forme un ensemble compliqué de trois grands plafonds et des dix panneaux en voussure. Dans les trois grandes compositions qui forment la partie la plus importante, l'éminent artiste a synthétisé l'Histoire ancienne, la Révolution française et l'Époque moderne. Pour les panneaux en voussure, il a pris pour thème dix faits caractéristiques de l'histoire de Paris. Cette décoration constitue une lourde besogne dont M. Cormon s'est acquitté avec beaucoup de talent.

M. Calbet avait à faire un plafond pour le théâtre d'Agen : il y fait s'ébattre dans une joie de couleur et dans un arrangement des plus heureux, le Génie de la musique

révélant à l'Humanité les harmonies naturelles.

M. Grün a réuni, à la sculpture, une infinité de portraits d'illustrations parisiennes, cela est intitulé : *Un vendredi au Salon des Artistes Français*; c'est très adroit, cela joue la couleur : mais à l'examen il y a beaucoup de morceaux qui ne sont pas positivement des morceaux de choix ; le public fait un gros succès — je dis gros — à cette toile qui témoigne d'un effort indéniable ; en définitive ce n'est là qu'une vaste — trop vaste — illustration, dont l'effet chatoyant s'accorderait de décorer le hall d'un lieu de plaisir parisien, plus que d'occuper une place à la cimaise d'un musée.

M. Léon Comerre, qui, pour une année, renonce aux allégories aimables, a haussé la voix, et il a fait de son *Déluge*, une très grande œuvre : il y demeure dans des traditions d'école, mais avec une maturité de pensée et de talent qui l'impose à l'attention, je dirais presque, à l'admiration du public. Il y a dans ces groupes de vivants, hommes et femmes, et dans ces épaves

cadavériques, une science extraordinaire du dessin et de la composition ; et si, dans sa couleur, le peintre avait osé quelques accents plus vigoureux et plus variés, il aurait fait un chef-d'œuvre de cette toile, qui n'en demeure pas moins l'une des plus remarquables du Salon. Pour un pareil effort, si noble, et si puissant, M. Comerre s'indiquait pour une médaille d'honneur.

Les Laurens forment une dynastie à laquelle on est toujours heureux de rendre hommage, et justement cette année, voici que le grand-père nous est représenté avec le petit-fils, dans l'excellent portrait tout de tendresse de M. Jean-Pierre Laurens. M. Paul-Albert Laurens nous offre dans une salle voisine la *Dame en bleu*, une adorable figure debout, une des œuvres du Salon, qui accuse le plus de caractère.

Quant au maître, Jean-Paul Laurens, il expose un petit tableau, une scène d'inquisition, le *Chevalet*, qui est une admirable page d'histoire.

Il y a encore quelques peintres qui de-

meurent fidèles à l'étude de nu ; mais parmi ceux-là, bien peu répondent aux désirs d'une esthétique sérieuse ; ceux-là seuls nous occupent : ce sont M. Constant Font, dont la figure assise est d'une très belle vision plastique ; M. Franc-Lamy, dont l'indolente *Vera* est d'une séduisante souplesse et d'un caressant abandon ; M. Biloul, dont la beauté nue surprise *Après le bain*, est absolument remarquable ; M. Gabriel Guay, M. Avigdor, M. Ed. Zier, dont les figures nues ne sont point dépourvues de qualités.

Si je nommais maintenant les figures habillées, il y a des portraits excellents comme toujours : ceux des vétérans d'abord, Bonnat, Aimé Morot, Baschet, Roybet, le professeur Lannelongue ; Gabriel Ferrier M. le Premier Président Forichon ; G. Scott, Le roi d'Angleterre. Puis d'autres artistes, dont les portraits méritent une particulière attention : Marec, le D^r Saint-Cène ; Laparra, le D^r Elie Metchnikoff ; Zwiller, Sabatté, Lavergne, Constant Font, de Joncières, Princesse Georges Ghika, alias Liane de Pougy ; M^{me} A. Gagarine-Stourdza, le statuaire Puech ; Biloul, Laszlo, Troncet, Suau, T. Styka, etc.

Au premier rang des peintres d'histoire, se place M. Fouqueray qui ajoute chaque année une page maîtresse à l'œuvre par lui entreprise de la glorification de notre histoire navale. Cette année son tableau a pour titre : *Le Dernier salut*, épisode du « Formidable » au combat du 23 juin 1795. C'est très simple et très beau, avec une volonté à ne point faire déchoir la majesté historique, et à ne lui point donner des aspects de figurations de cirque.

Parmi les meilleures pages d'évocation historique, il faudra regarder avec la belle œuvre de Fouqueray, *Les Etendards*, de Clairin, la *Batterie de côte engagée*, de Tattégain, etc.

Dieu que d'Espagnols, d'Espagnoles, d'Espana ! Je note : *Nuits d'Espagne*, par Pierre Ribera ; *La Fille prodigue* et *Les Roses ont des épines*, de Carlos Vazquez ; *Retour de la fête del Cristo de la Vega* à



LÉON COMERRE. — *Le Déluge*.

(Phot. Vizzavona)

Tolède, de Vazquez Diaz; *Les Vendeuses de poteries à Séville*, de Vila y Prades; *El Velatorio* (La Veillée du mort) une œuvre pleine de caractère et de mouvement, de M. Lopez-Mezquita; *Fête espagnole*, de M. Martin-Gourdault; et ce n'est pas tout!

L'école contemporaine espagnole est en ce moment en état de magnifique expansion.

Il faut que je cite, sans plus tarder, une série d'œuvres qui me paraissent être les meilleures, dans ce Salon touffu où une excessive habileté tient souvent lieu de talent. C'est *l'Arrivée au quai*, de M. G. Balande; *La Loge*, une très belle œuvre de M. Oswald Birley; *Devant la Mer*, la très puissante et très audacieuse étude de M. Aug. Carrera; *L'Exilé partout est seul*, une très belle synthèse peinte de la phrase de Lamennais, par Besson; *l'Entrée du Bois*, un excellent tableau de Jean-Louis Lefort; *Méditation*, de Chabas; *Attente*, de M^{me} Ermen Parini; *Gavroche*, de J. Adler; *la Barrière*, de Devambez; *Jeunesse*, de Finez-Grégoire, qui a regardé attentivement Courbet et Manet, *les Héros de Marathon*, de Rochegrosse; *Barques et Pêcheurs*, de

l'Art et la Douleur, de Mercié; *l'Enfant à la poupée*, une délicieuse statuette de marbre de Larri-vé, et les bustes de MM. Segoffin, Puech, Péchiné, Landowski, Mar-queste, L'Hoest, Léroutx

Veunevot, Maurice Bouval, Pierre Laurent, Icard, Gauquié, Pallez, Ch. Desvergnès, Daillion, Cordonnier, F. Charpentier, Champeil, etc. On a eu l'excellente idée de faire



FERNAND MAILLAUD. — Foire dans la Vallée Noire
(Commandé par l'État pour la salle du Conseil général de l'Indre)

plein d'érudition et de révélations; je crois même qu'il est indispensable d'avoir lu les

sée à Bagatelle par la Société Nationale.

L'exposition des pastellistes anglais, à laquelle M. Meyer See a donné tous ses soins, a fourni à l'éminent critique l'occasion d'un livre admirable,

Paris, l'occasion d'un très beau livre sur le maître, livre documenté, dont le directeur de l'imprimerie Georges Petit, M. J. Augry, a fait un livre de bibliophile.

Dans les deux salles du Jeu de Paume, aux Tuileries, M. Armand Dayot, directeur de la revue *L'Art et les Artistes*, a organisé, de concert, avec de fins connaisseurs comme MM. Jules Porgès et François Kleinberger, une merveilleuse exposition des grands et petits maîtres hollandais du XVII^e siècle. Deux noms brillent d'un éclat magique dans cette réunion: Rembrandt et Franz Hals, Rembrandt qui, plus que l'art hollandais représente l'Art, l'art de tous les temps, l'art de toutes les écoles, dans ce qu'il a de plus élevé et de plus humain à la fois, et Franz Hals qui, lui, n'a pas généralisé son expression au point de faire d'une tête d'homme un type d'universelle humanité, ainsi que Rembrandt, mais qui a marqué les êtres, par lui interprétés, des caractères qui les situaient dans une époque, dans une race, et dont le génie nous fait



MOURANI. — La Romance du Désert

J. Roque; *les Médecins*, la Consultation, une page dramatique, émouvante, terriblement vraie, et d'un effet d'autant plus puissant qu'il est obtenu par des moyens simples, de M. Jonas; *La Brise se balance dans les arbres de la forêt*, une jolie figure dans un cadre de nature, de M^{me} Klumpke; *La Fête-Dieu en Finistère*, de M. H. Hartshorne, etc., etc.

Dans le hall de la sculpture se dresse le groupe admirable de Carli, *Esprit et Matière*; le marbre est traité par l'artiste sans truculence excessive, et son œuvre apparaît superbe de mâle exécution et de signification morale. Voilà une œuvre toute indiquée pour une médaille d'honneur.

Et je note: *l'Hommage à Goudelin*, un groupe d'une haute distinction de M. A. Carlès; la *Comédie*, de M. Lombard; le très spirituel *Monument à Chardin*, de Raoul Larche; le *Jean de la Fontaine*, de Desca; *Au Foyer*, de Convers; *Méditation*, une statue d'un beau caractère, de M^{me} Debienné, dont on goûte fort le joli buste; *Mai*, tout de sourire et de jeunesse; *Vision antique*, de Terroir; *Œdipe*, de Théodore Rivière; le *Souvenir*, de Denys Puech; *Sérénité*, de Quillivic; *l'Aïeul*, de Elie Raset; la *Danse profane*, de Octobre; la *Bacchante des belles vendanges*, de Lucien Pallez; la *Liberté*; dans

une exposition spéciale de terres cuites: quelques artistes s'y font spécialement remarquer: MM. Vermare, Vital-Cornu, Sicard, Savine, Puech, Magrou, Moreau-Vauthier, L'Hoest, Hector Lemaire, Hercule, Gauquié, Max Blondat, etc.

La saison des rétrospectives

A côté des Salons et en même temps, plusieurs expositions se sont ouvertes cette année, qui méritent l'attention et le succès; ce sont, par ordre d'ancienneté: l'exposition des pastellistes anglais du XVIII^e siècle, l'exposition Ingres, l'exposition des grands et petits maîtres hollandais du XVII^e siècle et l'exposition organi-



XAVIER BRICARD. — Tendresse Maternelle



ANNA KLUMPKE. — La Brise se balance dans les arbres de la Forêt (Phot. Crevaux)

pages si concises, mais si précises aussi de M. Meyer See, si l'on veut tirer tout le profit désirable de la visite aux délicieux visages, réunis en la galerie Brunner. Il y a à cette exposition une infinité d'œuvres d'artistes que l'on ne soupçonnait même pas, et c'est une joie de voir un peu clair, grâce à M. Meyer See, dans cet art si délicat et dans l'histoire de cet art en Angleterre, au XVIII^e siècle.

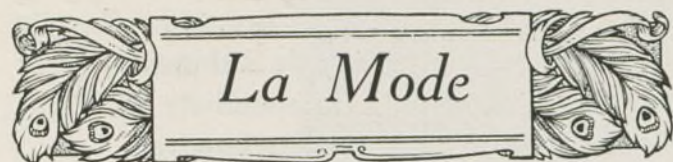
A la Galerie Georges Petit, M. Henry Lapauze a organisé, à la gloire de Ingres, une exposition admirable de l'œuvre et des reliques du maître, — sans oublier le légendaire violon, — et ce fut pour le distingué conservateur du musée des Beaux-Arts de la Ville de

comprendre que cette race fut puissante et forte et que cette époque fut grande.

De Rembrandt, l'exposition compte plus de quarante œuvres, peintures et dessins, et quelles œuvres! Franz Hals est représenté par quinze tableaux, portraits célèbres, ou têtes d'enfants adorables de gaieté et d'abandon vrai.

A côté de ces deux géants de l'art, il y a toute une galerie délicieuse à laquelle il convient de s'arrêter, paysages d'Hobbema, Jacob van Ruysdaël, Salomon van Ruysdael, Jan van Goyen; paysages avec animaux de Paulus Potter, Philips Wouwerman, Albert Cuyp, Adriaan van de Welde, Berchem, Pieter de Bloot; vues de villes et de plages de Aart van der Neer, Isaac van Ostade, Jan van der Heyde, Gérard Berckheyde; scènes de vie familiale et de cabarets de Jan Steen, Terburg, Gérard Dow, Dirk Hals, Pieter de Hooch, J.-M. Molenaer, Judith Leyster, Pieter Codde, Pieter van den Bos, Nicolas Maes, Anthony Palamedesz, Jan Ducq, Esaias Bourse; natures mortes de Van Beyeren et Heda; portraits de Ferdinand Bol, Govert Flinck, Adriaan Brouwer, Janson van Ceulen, van der Helst, Thomas de Keyser, Anthony van Ravestein, Antonio Moro, Jan Weenix, Paulus Moreelse, etc.

L. ROGER-MILÈS



Bagatelle! Nom prédestiné qui fait défiler sous nos yeux épris de jolies visions, les fanfreluches et les caprices d'une Mode qui depuis trois cents ans transforme la femme tantôt en sylphide, tantôt en élégante opulente et majestueuse...

Je me suis imaginé un instant l'esprit de la maison Laferrière voltigeant à travers ce dernier siècle, du spencer aux falbalas, de la crinoline au fourreau, créant à chaque époque des nouveautés sensationnelles qui, exemptes des excentricités du jour, gar-



ROBE du soir charmante bleu lumière brodée d'une chimère aux ailes déployées, turquoises et soie. Traîne détachée mousseline bleue ourlée de turquoises. Modèle de LAFERRIÈRE. — (Phot. Félix)

dent avec goût l'empreinte de l'actualité. Cette dernière qualité est pour ainsi dire la marque, le sceau, de tout ce qui s'est fait et se fera chez Laferrière. N'était-ce pas amusant de voir ses fidèles de 1911 s'extasier devant les clientes d'autrefois, auxquelles il sut toujours donner une note exquise de sa personnalité?

J'évoquais ses recherches pour draper ce shall de casimir brodé sur la robe blanche à taille haute, que couronnait le chapeau de paille « à l'anglaise » et je suis convaincue que notre aimable couturier ne désavouerait pas la délicieuse robe de M^{me} Bartholoni, toute de lingerie brodée, serrée sous un ruban clair... Et je comparais la joliesse de cette simple toilette de printemps au charme des dernières créations si compliquées qui nous séduisent pourtant et donnent à nos silhouettes de si étonnantes allures d'œuvres d'art.

Le mot n'est pas trop fort : jamais l'art de la toilette ne fut poussé si loin qu'à notre époque : pour s'en convaincre il suffit d'avoir vu les trois siècles de mode de Bagatelle. Même les riches parures qui faisaient au Grand Roi une somptueuse escorte sont enfantines à côté des raffinements de nos élégances. Comment, en effet, décrivez-vous une toilette d'apparat à la Cour? Robe

de brocart lamé d'or ou d'argent à grande traîne; au corsage, merveilleux point de France... C'est tout. A quoi bon donner d'autres détails? Tous les corsages moult le buste, toutes les robes sont d'ampleur majestueuse; la même coiffure haute accompagne tous les visages... C'est une sorte d'uniforme.

Au contraire, décrivons les robes d'aujourd'hui. Dans aucune, vous ne retrouverez la même conception que dans la précédente. Deux Parisiennes n'ont jamais deux toilettes identiques : cependant toutes portent la Mode avec cette grâce qui en fait le succès.

C'est ainsi que Laferrière a jeté sur un voile de Ninon ocre une gaze glacée bleu et gris qui s'orne, en bordure de tunique, d'une bande satinée à petits carreaux noirs et blancs. Le devant du corsage, allégé de mousseline ocre, sur une guimpe de tulle, laisse bien loin derrière lui les jabots d'antan.

Un mot aussi du manteau « Mousmé » destiné à accompagner cette robe de gaze glacée. Il fut combiné en surah bleu, avec panneaux se découpant, sous des attaches de boutons et de passementerie, sur un dépassant à carreaux blancs et noirs. Une cordelière marque haut la taille.

Avec une gravure du temps, nous pénétrons l'intimité de la grande dame du XVII^e siècle : une Princesse ou une Duchesse en deshabillé! Hélas! rien de plus lourd et de plus habillé! C'est raide, pompeux, montant jusqu'au col, et à vaste traîne. Comme la grande dame eût été plus séduisante et plus à l'aise dans ce tea-gown de liberty Pompadour « fleurs de pommier » sur fond ivoire! Un simple enveloppement de gaze glacée rose fleur de pommier avec grand col rebrodé d'or met comme un nuage clair sur cet ensemble printanier encore égayé par un nœud de velours bleu à glands d'or.

Mais où Laferrière triomphe, c'est dans la robe du soir. Là peuvent s'épanouir sans restrictions toutes les grâces et toutes les

somptuosités d'une imagination d'artiste : dentelle blanche voilée de mousseline noire frangée de cristal et retenue par une ceinture de mousseline vert empire; charmeuse bleu lumière, reproduite d'ailleurs en cette page... et tant d'autres, légères comme des ailes de libellules, scintillantes de gemmes, souples et lumineuses comme une cascade ruisselant sur quelque roche mystérieuse...

Pour envelopper ces merveilles, le « Sphinx », manteau du soir offre sa gaze changeante, bleu et feu, toute lamée d'or; une dentelle d'or l'orne; une lourde cordelière retient l'ampleur de ses larges plis pendant qu'une mousseline bleue apparaît comme doublure, en transparence.

J'aurais aimé savoir ce que pense Green de certaines amazones évoquées par d'antiques gravures. Comment, sous tant de falbalas une femme pouvait-elle être à son aise à cheval?

Si ces belles chasseresses revenaient quelque jour parmi nous, quelle serait leur surprise en visitant cette Exposition de Turin où Green a poussé, dans ses dernières limites, la science difficile de vêtir la femme pour tous les sports.

Pour le tennis, en particulier, il imagine une petite robe charmante, en deux pièces, qui, sans être princesse, en rappelle l'allure, avec plis de côté réservant l'ampleur et facilitant tous les mouvements.

A Londres, l'Exposition d'art ancien et moderne nous montre aussi de Green des « tailleurs » d'un chic incomparable, depuis le costume de soie à combinaison nouvelle, robe légère sur laquelle on passe la jaquette de même tissu, le « tailleur » en satin de différents coloris, mais noir ou bleu de préférence, jusqu'au sergé de soie, au tussor garni de toile de Jouy.

Très en faveur la toile unie ornée de pékinés, dans lesquels une rayure rappelle le fond; ou s'animant d'une garniture au ton vif, tranchant sur l'ensemble. Jupe et jaquette courtes : c'est infiniment jeune.

Que nous voilà loin des longues traînes d'antan!

Si Green eût vécu à l'époque des paniers, des plis Watteau, et des chaises à porteur, il eût su, avec l'esprit d'assimilation et de tact qui le distingue, créer de gracieuses et froufrouantes robes de marquises.

Mais pour la femme d'aujourd'hui, merveilleuse d'activité, il faut le costume pratique : à la parisienne, l'élégance est nécessaire. Il a su harmoniser ces deux contrastes, concilier toutes choses. Ce fut un vrai tour de force : triomphe d'aujourd'hui, — réputation glorieuse de demain.

Mais y a-t-il des femmes, des toilettes, sans l'accompagnement d'un parfum, sans le raffinement de ces secrets de beauté que nous gardons si jalousement?

Et n'aimons-nous pas l'été doublement depuis que nous ne craignons plus rien des ardeurs de son soleil, de la vivacité de ses brises, grâce au Lait Antéphélique de Candès qui nous est aussi précieux que pouvaient l'être, pour nos grand'mères, l'essence de Bergamote et la Poudre à la Maréchale?

Dans cent ans, que diront nos arrière-petites-filles devant les exhibitions de nos parures et de nos luxes préférés?

Qui le sait?... On est toujours tenté de sourire du passé! Mais seront-elles elles-mêmes plus simples ou plus complexes que nous?

La sagesse les fera-t-elle plus pratiques, et moins coquettes?

Forse che si...

LAURENCE DE LAPRADE.



COSTUME de tussor « naturel » brodé et soutaché ton sur ton. Motif « égyptien » Scarabée. Col brodé aux tons pastel.

Modèle de GREEN et C^{ie} (Phot. Félix)

Congrès de Tourisme à Lisbonne



Le IV^e Congrès de Tourisme, qui s'est tenu à Lisbonne du 12 au 19 mai, laissera dans la mémoire des nombreuses personnalités qu'il a réunies le souvenir d'une semaine de bon et fécond travail, et aussi celui d'une organisation vraiment remarquable sous tous les rapports. M. Bernardino Machado, ministre des Affaires étrangères, avait bien voulu accepter la présidence du Congrès, dont M. Emygdio da Silva, président des Chemins de fer méridionaux du Portugal, était le secrétaire général après en avoir été l'organisateur ingénieux et infatigable. Les efforts et la bonne grâce du Comité portugais ont su donner au Congrès, ainsi qu'aux fêtes, réunions et solennités diverses dont il a été le prétexte, le caractère imposant qui convenait à ces manifes-



M. BERNARDINO MACHADO
Ministre des Affaires étrangères de Portugal.

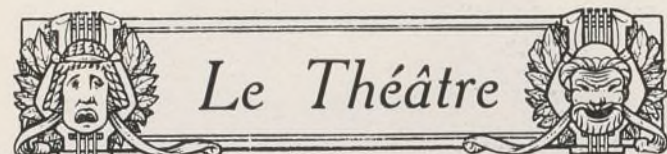
tations utilitaires et patriotiques, où les intérêts communs de trois nations voisines devaient être et ont été l'objet d'une étude approfondie.

Le but principal que poursuivent conjointement les organisations touristiques espagnoles, portugaises, et du Sud-Ouest de la France consiste à accentuer le mouvement des voyageurs de l'Amérique du Sud vers leurs pays d'origine, aujourd'hui organisés pour les accueillir dans les conditions les plus agréables et les plus confortables. La riche clientèle sud-américaine trouve déjà un peu partout, en Espagne et en Portugal, les facilités de transport et de séjour auxquelles l'ont habituée ses voyages si fréquents aux États-Unis, à Paris, sur les côtes et dans les villes d'eaux françaises, en Suisse et en Allemagne. En quelques années, de grands progrès ont été accomplis de ce côté et c'est pour les développer, pour les généraliser que se multiplient les clubs de tourisme. Le récent Congrès a permis de mesurer les efforts qui restent à faire, et de cet examen consciencieux est née à Lisbonne une Fédération franco-hispano-portugaise dont le premier acte important a été la formation d'un Comité permanent, où nous relevons les noms des pionniers du tourisme hispano-portugais et pyrénéen, MM. Martinet, D^r Meillon, Combéleran, Guénot, Prieto, Sani, Ribe, Navas, Emygdio da Silva, Vasconcellos Correa, Roldan, etc.

Il semble inutile de souligner la nécessité pour la France de participer résolument à cette œuvre, dont notre commerce en général, aussi bien que notre industrie hôtelière et touristique devra largement profiter. Les touristes de l'Amérique latine seront amenés sur notre territoire non seulement par la nécessité géographique, mais par l'attrait

des villégiatures et des stations thermales et balnéaires de notre Sud-Ouest. De là, ils seront tout portés pour visiter plusieurs de nos plus belles provinces, avant l'obligatoire séjour à Paris, couronnement nécessaire de tout voyage en Europe. Aussi bien, la délégation française, qui avait à sa tête M. Lorieux, le distingué directeur de l'Office national de tourisme, s'est-elle employée avec activité à faire aboutir les résolutions du Congrès.

Avec l'excellente organisation du Congrès, il faut encore noter l'heureuse impression emportée par les congressistes de cet admirable pays, en plein calme, en pleine prospérité, en plein développement, de ce peuple laborieux et digne, débordant d'enthousiasme discipliné pour ses nouvelles institutions, et de foi tranquille dans son avenir. C'est là un tableau bien différent de celui qu'on évoque à la lecture des journaux. Mais c'est le tableau que nous venons d'avoir sous les yeux durant huit journées inoubliables.



Le Théâtre

Ce n'est point par les qualités qui ont assuré le triomphe du *Marquis de Priola* et du *Duel* que vient de réussir, à la Comédie-Française, la nouvelle pièce de M. Henri Lavedan, le *Goût du Vice*. Les détails l'ont emporté, en succès, si je puis dire, sur le fond même de l'œuvre; et l'on a préféré au sujet qu'avait abordé l'auteur, le très brillant parti qu'il en a su tirer.

M. Henri Lavedan est un maître du dialogue, qu'il pare de grâces irrésistibles, d'attraits toujours inattendus et qu'il conduit avec une rare virtuosité, se complaisant, semble-t-il, à se lancer dans les morceaux les plus difficiles afin de nous montrer quel jeu c'est pour lui de s'en tirer brillamment. Une idée vient-elle d'être exprimée ou effleurée? en un instant, sans que l'entrain et le mouvement y perdent, avec un tour d'une élégance et d'une séduction incroyables, M. Henri Lavedan présente cette idée sous tous ses aspects piquants, en tire tout ce qu'elle peut contenir d'amusant, de paradoxal, d'imprévu, et n'omet aucune des plus savoureuses remarques, des plus spirituelles saillies qu'elle peut inspirer.

Nous aurions peut-être admiré davantage l'architecte, si l'ornementiste n'était ainsi parvenu à accaparer toute notre attention. M^{me} Piérat et M. Dessones s'efforcent

de mettre en lumière l'honnêteté profonde et l'ingénuité qui subsistent au fond du caractère et du cœur de Lise et de Pierre.

Nous avons entendu, à l'Odéon, *Andromaque*; M. Desjardins incarne un inoubliable Pyrrhus; son calme apparent, son sang-froid extérieur, cachent — on le sent — les plus

douloureuses tempêtes du cœur; M^{me} Gilda Darthy, qui ne possède point le ton du répertoire classique, amoindrit singulièrement le personnage d'Hermione; quant à M^{me} Simone, il faut, pour la juger équitablement, se

souvenir qu'elle n'avait jamais encore interprété le répertoire, et tenir compte de son émotion bien compréhensible; pour qui connaît la valeur de la remarquable artiste, il n'est pas douteux que son interprétation, déjà très intelligente, ne devienne tout à fait intéressante, quand elle sera à même de réaliser sa conception du personnage.

Pour l'heureuse rentrée de M^{me} Andrée Mégard, M. Gémier monta *Marie-Victoire*, pièce de l'époque révolutionnaire de M. Edmond Guiraud. Ce drame, qui n'avait point d'autre prétention que de nous émouvoir et de nous secouer, atteignit pleinement le but qu'il se proposait. Nous garderons du saisissant tableau de la prison un souvenir analogue à celui que nous conservons de certaines salles du Musée Grévin. Idéalement sensible, timorée et torturée, M^{me} Andrée Mégard fit preuve d'une grâce et d'une souveraineté douloureuses qui l'égalèrent à la plus grande de nos artistes.

Aimé des femmes, au Palais-Royal, de

M. Maurice Hennequin et G. Mitchell, n'est un vaudeville que pendant le troisième acte. Cette pièce renferme de fines et amusantes idées; des silhouettes observées et plaisantes; elle est traitée avec bon goût, avec légèreté, avec esprit. L'interprétation en est remarquable.



M^{me} SOFIA GARÉNINE

de ce spectacle; elle est singulièrement tragique.

JEAN MANÉGAT.

Les Concerts

Le concert donné le 20 mai, salle Erard, par M^{me} Sofia Garénine, a été, pour cette remarquable cantatrice russe, l'occasion des plus grandes ovations: Glinka, Dargomyjesky, Arensky, Gretchaninow, Rachmanino et Borodine trouvèrent en elle une interprète à la voix chaude et veloutée, doublée du plus noble style. M^{me} André Gresse fit admirer sa rare virtuosité et une puissance de sonorité peu commune dans

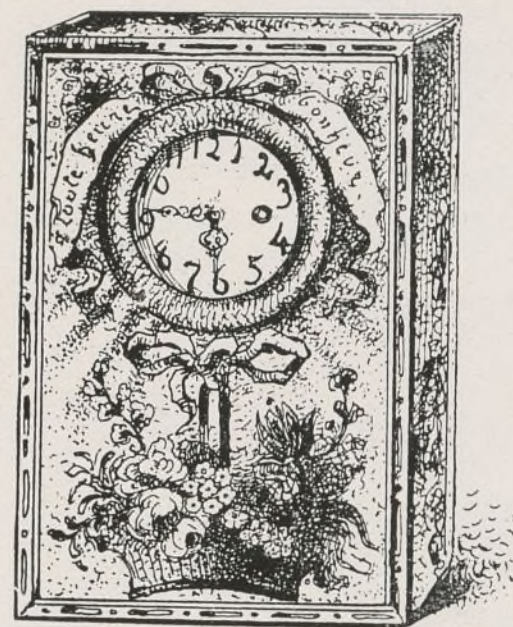
des œuvres de Tchaïkovsky, et la *Sonate* pour piano et violoncelle de Rubinstein pour laquelle l'excellent violoncelliste M. Espinosa s'attesta son digne partenaire.

Le Grand Prix

Le Grand Prix de Paris a toujours eu le don d'attirer dans la capitale un grand nombre d'étrangers venus pour cette solennité sportive, qui, avec les Salons de peinture et les diverses expositions, constitue le *great event* de la saison.

Le quartier de la Place Vendôme, la rue de la Paix, la rue de Castiglione, la rue Saint-Honoré, avec leurs riches magasins aux devantures chatoyantes, attirent plus particulièrement la clientèle aristocratique.

C'est là, en effet, une exposition perma-



Pendulette de bureau pour dame, modèle SAINTYVES 350, rue St-Honoré.

nente bien digne de retenir l'attention, car tous ces bibelots exquis, ces objets délicieux, exposés aux regards, portent ce cachet d'élégance et de bon goût qu'on ne trouve réellement qu'à Paris.

Jetons un coup d'œil, par exemple, 350, rue Saint-Honoré, sur les vitrines ravissantes de M^{me} Saintyves.

A quelles tentations n'est-elle pas exposée, la parisienne, fille d'Eve, devant tous ces caprices élégants, devant tous ces accessoires charmants, d'une délicatesse et d'un bon goût parfait?

Sacs à main d'un modèle absolument nouveau; sacs garnis, très légers et très complets pour l'auto; papeteries de voyage, papier à lettre à chiffre armorié, vous trouverez dans cet élégant magasin tous ces mille objets pratiques et de luxe que le bon goût de M^{me} Saintyves crée et renouvelle sans cesse pour le plus grand plaisir de son aristocratique clientèle.

MARQUINETTE.

La Mode en parfums.

S'il est vrai, comme l'a dit le poète latin, que les livres ont leurs destinées, le mot est vrai aussi pour les parfums qui, de même que les toilettes subissent les fluctuations de la mode.

Un parfum, en effet, doit sentir son époque; il doit varier selon la saison, selon la personne qui le porte, varier même selon l'heure, le costume. Tel parfum charmant sur une robe du soir devient insignifiant sur la fourrure, en voiture découverte.

C'est que le parfum crée autour de la femme élégante une atmosphère véritablement personnelle.

Toutes les époques ont eu leur parfum spécial, caractérisant les joies ou les tristesses du moment.

Sous l'Empire, pour l'Impératrice des



Français, Guerlain qui était son fournisseur attitré composa un parfum spécial, *l'Impératrice*, qui avait la légèreté, la finesse, le chic spécial enfin, de cette époque gracieuse que la récente reprise de *la Vie Parisienne* vient de brillamment rappeler à notre souvenir.

Après la guerre, Guerlain créa *l'Héliotrope blanc*, qui rappelle nos tristesses du passé, notre espoir en l'avenir.

Puis viennent les parfums célèbres: *l'Impérial Russe*, au moment de l'Alliance; *Après l'ondée*, *Kadine*, et ce parfum délicieux, *la Rue de la Paix*, qui rappelle aux étrangers venus en foule pour le « Grand Prix » que la rue de la Paix, cette rue vivante et mouvementée est toujours le centre du Paris élégant et mondain.

MARQUINETTE.

1800. — *La Bouillotte*, gravure de Bosio (Cabinet des Estampes)

Un Siècle de Modes interprétées par les Artistes

Par OCTAVE UZANNE

LES ARTISTES ET LA MODE Qu'ils aient exercé dans la peinture ou la statuaire, dans le dessin ou la gravure sur bois, sur cuivre, sur pierre ou sur acier, les artistes, à toutes heures de l'histoire ont largement témoigné de leur goût à interpréter les diverses manifestations des modes caractéristiques de leur temps. C'est grâce à eux et aux admirables documents graphiques légués par leurs multiples talents que nous pouvons reconstituer aujourd'hui le monument esthématique des derniers siècles écoulés et concevoir une opinion sur le goût et l'esthétique de la femme depuis l'âge des Croisades jusques aux temps présents. Si nos idées, nos visions et nos observations ne peuvent s'appuyer que sur un ensemble d'atours, de vêtements, de coiffures, de hoquetons, de soutanelles, de guimpes, de manches, de gorgerins ou de chaperons, pour l'époque médiévale, nous sommes déjà mieux renseignés sur les *xvi^e* et *xvii^e* siècles, et, dès l'aube du *xviii^e*, nous pouvons suivre délibérément année par année toutes les folies successives des modes dont la farandole incroyable à travers l'histoire n'est certes pas près de prendre fin en dépit des prétendues conquêtes de la femme dans toutes les professions sociales où excellèrent les hommes.

Il est curieux de constater que les artistes, si prompts à devenir les serviteurs des modes, ne songèrent jamais à s'en montrer les maîtres déterminés. En aucun temps, ils ne sem-

blent s'être souciés de conduire par la main la déesse inconsistante et de la guider vers des voies de beauté, d'eurythmie, de modération et d'art pur. Qui, parmi les maîtres, pourrait-on nous citer qui ait créé une mode? Ni en Italie, ni dans les Flandres, non plus qu'à la cour de nos galants rois de France, les peintres ou statuaires n'innovèrent des formes de costumes galbés ou ne tempérèrent les excès des guimpes, des vertugadins, des corselets, des simarres ou des fourrures. Les puissants décorateurs de la Renaissance, qui furent d'incomparables artisans, ingénieux, souples, idoines à répandre leurs dons de fantaisie et de composition savantes dans tous les domaines du luxe, de l'élégance et de la plastique humaine, n'apportèrent point à la mode le plus faible appui. Certes, de divins ciseleurs, dont le parangon pourrait être Benvenuto Cellini, ne dédaignèrent point de se faire joailliers pour parer les orgueilleuses beautés couvertes de diadèmes, de pendeloques, d'anneaux, de chatons, de colliers, de girandoles et de pavois; d'autres imaginèrent des coffrets, des miroirs, des éventails uniques, d'autres encore révélèrent une géniale subtilité décorative dans les dessins somptueux de brocards d'or et de soie, de dentelles féeriques ou d'opulentes guipures; aucun, que nous sachions, ne campa un modèle d'ensemble constituant une mode, de la chaussure à la coiffure, une mode de caractère simple, sans outrance, harmonieuse et sereine.

Il serait intéressant de rechercher les raisons de cette

1798. — *Les Merveilleuses*, par Carle Vernet

réserve des grands artistes sur le terrain de la mode mais aussi très malaisé de déterminer, de façon plausible ou documentaire, ce qui fit divorcer l'art de la mode de tous les autres arts de style et de symétrie qui encadrèrent toujours la femme en lui offrant décor et escorte. Peut-être est-ce parce que les vrais apôtres de la peinture et de la statuaire furent toujours éperdument épris de la nature et, par cela même, ennemis des extravagances et des expressions caricaturales que présentent sans cesse les modes féminines qui, pour la plupart, reposent sur l'exagération d'une dimension. Peut-être aussi les artistes ne comprirent-ils pas suffisamment les canons du rythme des toilettes d'apparat pour avoir l'ambition de les magnifier encore davantage. Peut-être enfin ne faut-il pas s'évertuer à chercher si loin la raison qui éloigna les maîtres de la palette, du crayon, du burin et de l'ébauchoir du rayon un peu falot des modes. Il est permis, en effet, de penser qu'en dehors de cet exceptionnel surhomme que fut Léonard de Vinci, dont les cahiers révèlent l'extraordinaire et multiple génie, les artistes, en général, sont très casaniers dans les limites de leurs techniques assez étroites et peu aventureux et hardis hors des cadres de leurs tableaux ou des formules traditionnelles de l'art plastique rénové des Grecs.

Il faut bien le croire car, en dépit de ses pires excès, de ses coutumières outrances, de ses excentricités paroxystes, la mode exprime un art dont l'indépendance va jusqu'à la licence, mais dont les lois relatives, et sans aucun caractère draconien, ne sauraient être niées. Ces lois des modalités du costume sont évidemment couleuvrines, difficiles à saisir et à exprimer tant leur équilibre

est instable, mais quoi qu'on en puisse penser, elles s'apparentent aux arts primordiaux. Elles tirent leur origine des règles qui président à l'harmonie des couleurs, au rythme de la ligne et du mouvement et aussi du cérémonial, des usages, de l'esthétique et des étiquettes d'une époque.

L'éternelle volonté de plaire et de séduire qui préside à la perpétuation de la race et qui domina toujours instinctivement toutes les volontés secondaires de la femme, cette tentatrice innée, que saint Augustin nommait « l'augmentatrice du péché », doit être considérée comme le premier des facteurs de la mode. C'est en effet la variation des formes du costume qui tient en constante ardeur et curiosité l'homme, éperdu par sa passion de déchirer les voiles, d'écarter les obstacles et les masques qui lui cachent les beautés naturelles qu'il aime à deviner, à surprendre, à mettre en lumière avant de les posséder. Ève, notre aïeule primitive, en son état de côtelette nature d'Adam, aurait probablement apporté, après une centaine de générations, par son exemple de nudité offerte, une grande satiété sexuelle dans les milieux mâles de notre humanité, si ses arrière-petites-filles, en se vêtissant, n'avaient innové les modes de la première heure. Ève, il est probable, dut se plaindre à

Adam de « *n'avoir rien à se mettre* », paroles que se légèrent à travers le temps toutes les femmes assoiffées d'élégances nouvelles comme reproches d'enfants gâtées faits à de débonnaires époux.

C'est en cachant sa nudité, en dissimulant ses appas, en accentuant le mystère de ses beautés, désormais secrètes, avec le mensonge, les déformations et la falsification des lignes de ses vêtements, que la femme nous apparut telle une sphinge protéiforme posant à ses œdipes adorateurs l'énigme de son corps problématique,

1798. — *Le Thé parisien*, gravure de Godefroy, d'après Harriet1799. — *On nous voit!* gravure de Petit, d'après Bolly



1798. — La Comtesse Regnault de Saint-Jean d'Angély par Gérard



1799. — Mme Sériziat, par David (Musée du Louvre)

indevinable et d'autant plus tentateur sous les falbalas paradoxaux de la mode.

Les artistes qui furent toujours des païens révélateurs de beautés et de *vénuseries* physiques et qui eurent, en tout temps, les privilèges d'étudier les roses perles charnelles aux nacures blondes ou brunes, furent plutôt hostiles aux écrins et enveloppes que constituent les apanages de la mode qui plus souvent collabore avec l'orthopédie qu'avec le respect ou l'exaltation de la nature.

Toutefois, en tant qu'interprètes délicats et originaux de la fashionabilité de leur époque, les artistes exercèrent par la suite leur influence sur la reprise et retour des modes qui renaissent sans cesse de leur oubli comme le Phénix de ses cendres. L'histoire est là pour le prouver.

« Les modes écrivait Baudelaire, ne doivent pas être, si l'on veut les goûter, considérées comme choses mortes... Il faut se les représenter vitalisées, vivifiées par les belles femmes qui les portèrent. Seulement ainsi on en comprendra le sens et l'esprit. Si donc l'aphorisme « *Toutes les modes sont charmantes* » vous choque comme trop absolu, dites, et vous serez sûr de ne pas vous tromper : « toutes furent légitimement charmantes ».

Aujourd'hui, le culte des modes a mis en péril la religion de la beauté, le *chic* et l'élégance ruineuse apparaissent au premier rang comme valeur d'apport dans le snobisme de ce temps. Il est équitable de penser qu'il en fut toujours ainsi. Pour le moins depuis deux ou trois siècles de notre ère l'humanité, canalisée en société, traîne avec elle les mêmes tares, les mêmes vanités, les mêmes sottises. Nous pourrions nous en

convaincre dans la rapide revue que nous allons faire des modes d'un siècle interprétées, « vitalisées et vivifiées » non point par les belles femmes qui les portèrent ainsi que dit Baudelaire, mais, par les artistes qui nous en légèrent l'image aussi expressive et vivante que nous la puissions souhaiter.

DU DIRECTOIRE AU CONSULAT. LES MODES DU PAGANISME GREC

L'art de la parure et du vêtement ne fut jamais plus intéressant que depuis qu'il se généralisa en se démocratisant, cessant d'être comme une fleur d'élite cultivée dans les serres chaudes des palais et des cours souveraines. La Révolution qui, inutilement, bouleversa tant d'utiles traditions et qui remua plus d'éloquentes théories humanitaires qu'elle ne provoqua de pratiques réformes, vraiment bienfaisantes au peuple, cette

révolution de laquelle datara l'histoire de l'incivile civilisation contemporaine, créa une nouvelle conception de l'esthétique du vêtement d'où dérivent logiquement toutes les expressions vestimentaires du XIX^e siècle. Dès le Directoire, nous voyons apparaître les modes du peuple affranchi, libératrices des formes physiques complaisantes aux contours et transparentes à souhait pour la curiosité des citoyens, des muscadins et des merveilleux. Ces modes s'inspiraient de la nature, redevenue sacrée



1800. — Le Grand Salon de Frascati, d'après Debucourt

aux regards des panthéistes, et s'autorisaient de la mythologie païenne honorée de toutes les faveurs officielles en ce qu'elle symbolisait si parfaitement les goûts et les mœurs courants. Elles prétendaient ne rien dissimuler des trésors de la femme offerts en spectacle à la communauté publique et avaient pour

ambition de se conformer aux lois harmonieuses de la beauté grecque.

Le Directoire remit la femme sur le trône athéiste des grâces et des amours licencieuses. Ce fut aussitôt la folle souveraine d'une société haletante, fiévreuse, agitée, houleuse, toute livrée à ses instincts et à ses appétits, comparable à une foire ouverte aux voluptés, aux basses passions, à l'agiotage, aux passades à l'encan, à tous les marchandages qui excluaient, de parti pris, le sentiment. *La nymphe*, Hébé, Phryné ou Laïs, la déesse olympique et la *Merveilleuse* furent les créatures typiques de cette époque de libertinage ouvert, de corruption profonde où l'on en vint à proclamer le *Sacrement de l'adultère*. *Nymphes* et *Merveilleuses* furent les divinités reconnues aux décadis et à toutes les fêtes païennes de la République, beautés bien en chair, prêtresses de la nudité et du dieu des jardins, uniquement préoccupées de se libérer de tous préjugés de pudeur ou de décence, engouées d'une mythologie renaissante qui les porta à se greciser par amour de la fable, afin de pouvoir jouer à la Lédà, à la Danaé, à toutes les favorites de Jupiter, à toutes les héroïnes des affabulations galantes des théogonies antiques. Bosio nous fit comprendre, aussi bien que Carle Vernet, les extravagances de la merveilleuse ou de la nymphe, et Dunker dans le *Thé Parisien*, Debucourt dans le *Grand Salon de Frascati*, nous ont documentés sur ces étranges citoyennes qui portèrent avec une crânerie impétueuse des modes d'une insolente impudicité ou des costumes d'une extravagance qui ne fut jamais dépassée.

Les jeunes hommes fashionables furent alors les dignes partenaires de ces excentriques. Une contemporaine nous



1801. — *Madame Récamier*, par David (Musée du Louvre)

esquisse leur portrait : « présomptueux plus que la jeunesse ne l'est ordinairement, ignorants en raison d'une éducation interrompue par les événements, faisant succéder la licence et la débauche à la galanterie, querelleurs plus qu'on ne le permettrait à des hommes vivant continuellement au bivouac, ayant inventé un jargon presque aussi ridicule que leur immense cravate qui semble une demi-pièce de mousseline tournée autour d'eux, et, par-dessus tout, fats et impertinents. En guerre

avec le parti royaliste, ils prirent un costume qui devait différer de tous points de celui des jeunes aristocrates ; très petit gilet, habit avec deux grands pans en queue de morue, pantalon dont je pourrais faire une robe, petites bottes à la Souvarow, cravate dans laquelle leur tête est comme enterrée, et, pour ajouter à cette toilette, une canne en forme de massue, longue comme la moitié du bras, un lorgnon grand comme une soucoupe, des cheveux frisés en serpenteaux qui leur cachent les yeux et la moitié du visage. Avec cela vous avez l'idée d'un incroyable de cette époque.

Nous n'avons pas ici le loisir de passer la revue de ces olympiennes du Directoire à cette illustre promenade de Longchamp rétablie pour la procession des divinités nouvelles et dont le défilé considérable était un assaut de luxe et de toilettes téméraires. A travers les éphémérides de la mode, nous ne pouvons analyser les folies de la toilette féminine jusqu'aux limites extrêmes du siècle.

On ne voit plus que tuniques grecques, cothurnes à l'antique, dolmans turcs, toquets suisses, tous les anachronismes et le cosmopolitisme dont la mode est si coutumière. Après les cheveux coupés à la *Titus* ou à la *Caracalla* et même à l'*hérissé*, la perruque fait fureur, elle évoque les coiffures des figurines extraites du sol de Tanagra ou d'Alexandrie, mais

le péplum n'est pas adopté, ce sont des jupes audacieusement relevées au-dessus du mollet, des chemises à la *prêtresse*, des robes à la *Diane*, à la *Galatée*, à la *Vestale*, à l'*Omphale*,



1803. — *Il entend chanter Garat!*
Frontispice du T. II du *Nouveau Diable Boiteux*
Gravé par Dien (d'après Gannery)



1805. — *Atelier de Lingères*



1805. — *Atelier de Modistes*

(Estampes de la série "Le Bon Genre")



12 1802. — *Les Demoiselles Mollien*, par Rouget (Musée du Louvre)

moulées au corps, laissant les bras nus, et bien que dégagées, modelant les formes comme des draperies mouillées.

On exigeait des costumes qui dessinassent les contours et eussent de la transparence. Les médecins avaient beau s'évertuer à répéter sur tous les tons que le climat de France, pour tempéré qu'il soit, ne comportait pas la légèreté des costumes de l'ancienne Grèce ; on négligeait les avis des Hippocrates. L'un d'eux, Delessart, put affirmer vers 1798 avoir vu mourir plus de jeunes filles, depuis l'abus des nudités gazées, qu'il n'en était mort durant les quarante précédentes années.

Quelques audacieuses, dont la plus connue fut la belle M^{me} Hamelin, osèrent se promener entièrement nues dans un fourreau de gaze. D'autres exhibèrent leurs seins découverts, mais le bon sens populaire se révolta et les impudiques furent poursuivies par les huées et presque lapidées.

Les modes furent si changeantes durant les dernières années du siècle qu'il ne faudrait pas moins de plusieurs gros volumes pour en déterminer les divers caractères et les extraordinaires variations. Sébastien Mercier, qui est le plus précieux et le plus clairvoyant observateur de son temps qui se soit montré en France, et qui devança, dans l'art plaisant d'annoter et d'exprimer succinctement et avec esprit les tableaux du jour, les plus illustres représentants de l'actuel journalisme, Sébastien Mercier écrivait alors :

« Il y a peu de jours, la taille des femmes de grand genre se dessinait en cœur, aujourd'hui celle des corsets se termine en ailes de papillon dont le sexe semble vouloir en tout se rapprocher et qu'il prend le plus souvent comme modèle. Hier, c'étaient les *Chapeaux à la Paméla*, aujourd'hui ce sont ceux à l'anglaise. Hier, elles se paraient de fleurs, de rubans ou bien un mouchoir en forme de turban les assimilait à des oda-



13 1806. — *Marie-Pauline Borghèse*, par Robert Lefèvre

lisques, au jour présent leurs bonnets prennent la même forme que ceux de la femme de Philippe de Comines. Hier, leurs souliers élégants étaient chargés de rosettes et fixés au bas de la jambe avec un ruban artistement noué, aujourd'hui une grande boucle figurée en paillettes leur couvre presque entièrement le pied et ne laisse apercevoir que le bout d'un joli bouquet dont la broderie vient en finir sur la petite pointe du soulier. Et qu'on ne croie point que ce soit ici la caricature de nos illustres et de nos impossibles, à peine est-ce une légère esquisse de leurs folies et de leurs changements variés à l'infini.»

Un citoyen « amateur du sexe », Lucas Rochemont, songea, vers la fin du Directoire, à ouvrir un concours de modes nouvelles entre les véritables élégantes de France, la mode primée devant porter le nom de sa créatrice. Il fit part à La Mésangère de cet ingénieux projet dans la lettre galante et singulière que voici :

« Vous parlez périodiquement, Citoyen, des prodiges de la Mode, de ses formes multipliées, de ses succès inouïs ; mais vous gardez le silence sur les séduisants objets qui lui ouvrent une si brillante carrière. En effet, que serait la Mode sans les grâces du sexe charmant qui la fait admirer ? Une fugitive qui échapperait à tous les yeux. Mais elle doit tout aux belles : et son élégance, et sa richesse, et sa simplicité ; rien n'est bien, n'est beau sans leur concours. N'est-ce pas le bon goût qui admet telle ou telle folie de la Mode ? et le bon goût n'est-il pas le cachet de la beauté ? A ce titre, je voudrais, Citoyen, qu'à chaque époque qui nous amène une mode nouvelle, vous rendissiez justice à qui elle appartient, et que vous nommassiez celle qui l'a créée ; ce serait un moyen d'émulation qui nous mettrait en mesure de connaître à qui nous sommes redevables de tel ou tel changement dans la parure des dames et qui nous ouvrirait un temple où chacun aurait la



14 1806. — *La Belle Zélie* par Ingres (Phot. Buloz) (Musée de Rouen)

faculté de porter son encens aux pieds de la divinité à laquelle il accorderait la préférence. »

Ce projet original n'eut pas de suite, et cela est fâcheux, car, à part une vingtaine de jolies femmes à demi célèbres de l'entourage de Notre-Dame de Thermidor, nous ignorons presque complètement les noms des élégantes de l'époque du Directoire. Toutes ces nymphes et merveilleuses sont anonymes, toutes ces beautés grecques et romaines passent voilées, et l'histoire anecdotique reste aussi muette à leur égard que s'il s'agissait des pimpantes petites chercheuses d'amour des Prés-Saint-

Gervais. Ces beautés, fières et majestueuses se nomment Calypso, Eucharis, Phryné ; elles ont tout laissé voir à travers leurs robes ouvertes aux Apollons du jour sous les ifs chargés de lampions septicolores de Frascati ; mais, de cette longue mascarade dans les jardins d'Armide des bons républicains, peu de personnalités ressortent ; l'eau de volupté qui brillantait leurs charmes d'éternelle jeunesse les a confondues dans une même vision idéale de charmeuses.

Deux grandes passions semblent avoir dominé les déesses de l'an VIII, alors que naissait le XIX^e siècle. Ces deux passions



1808. — Promenade du Boulevard Italien, estampe de l'époque

furent la gloire et le paraître. Assisteraux revues, aux parades, voir défiler dans les rues de la capitale nos troupes victorieuses qui marchaient sur des fleurs et au milieu des ovations, courir le soir aux bals, aux thés à l'anglaise, aux concerts, aux théâtres, telle fut la vie de notre société parisienne lorsque le Consulat fut solidement assis en France. Les trois sœurs du Premier Consul, M^{me} Elisa Baciocchi, Pauline Leclerc et Caroline Murat, rivalisaient de luxe et se trouvaient à la tête du mouvement mondain, ainsi que M^{me} Regnault de Saint-Jean d'Angély, Méchin, Visconti, Hainguer-

lot, bien après, toutefois, la citoyenne Bonaparte qui n'abdi-
quait pas le sceptre de l'élégance décorative.

Presque toutes ces aimables femmes du Consulat ont été portraicturées par David, le baron Gérard, Boilly et autres, en des œuvres maîtresses dont quelques-unes figurent dans nos musées nationaux et ont été reproduites ici.

Les modes des premières années du XIX^e siècle furent parmi les plus originales et les plus suggestives qui aient été mises au jour depuis d'innombrables années et je doute qu'on les ait jamais surpassées au point de vue de la grâce, de l'ori-



1810. — Mariage de Napoléon I^{er} et de Marie-Louise, par Rouget (Musée de Versailles)



17 1811. — *L'Impératrice Marie-Louise*
par le Baron Gérard (Musée du Louvre)

Elles s'inspiraient encore de l'art grec, mais avec moins de rigueur, et elles y ajoutaient un je ne sais quoi de romain qui s'harmonisait on ne peut mieux avec les essais de casques militaires, les spencers, les vestes à la houssarde, les diadèmes et les bandelettes de la chevelure, les cothurnes guerriers, les camées en bracelets, en colliers et en pendants d'oreilles.

Les femmes les plus attentives à suivre la mode portaient surtout, à l'époque du Consulat, de longues jupes en percale des Indes d'une extrême finesse, ayant une demi-queue brodée tout autour, telles que M^{lle} Lolive et Beuvry, les lingères alors les plus en renom, avaient le génie de les exécuter. Les bas étaient ornés de guirlandes, de pampres de chêne, de laurier, de jasmin et de capucines. Les douillettes commençaient à se répandre; on les voulait longues, rasant la terre, avec grandes manches retroussées sur le poignet et collet en rotonde. Les couleurs favorites se désignaient: bronze florentin, ramoneur foncé, gros bleu ou puce. Les spencers, généralement confectionnés en florence noir, avaient de très petits revers. Après les schalls longs en cachemire et les schalls carrés de drap fin, ceux qui retenaient la plus durable vogue étaient de percale teinte en rouge cramoisi, en terre brune d'Egypte ou en bleu turquoise, avec une broderie au crochet faite en soie de couleur. Des diverses manufactures de la banlieue parisienne sortaient des schalls teints, à grands ramages, appelés turcs, parce que leurs dessins étaient de style oriental à la façon des tapis asiatiques. Pour les demi-parures les élé-



18 1815. — *La Matinée d'une jolie femme*
Frontispice de *L'Hermite de la Chaussée d'Antin*
par Desenne

ginalité sans surcharge et de la souplesse des lignes.

gantes faisaient broder en blanc des demi-fichus de tulle

ponceau, amarante et gros vert. — Ainsi qu'on le peut imaginer, les toilettes se trouvaient, à cette époque victorieuse et



19 1812. — *Portrait de M^{lle} Jarre*
par Prudhon (Phot. Braun)

flambante, d'une lumineuse clarté et d'une chaude couleur vive; elles prêtaient leur éclat aux fêtes, alors si brillantes, aux nombreuses réunions sportives, aux promenades, aux assemblées dans les jardins-concerts, aux soirées où l'on acclamait le chanteur Garat, au bureau d'esprit de M^{me} de Staël ou de M^{me} de Genlis à l'Arsenal, chez la jolie M^{me} Récamier, chez Lucien Bonaparte, à la Malmaison et ailleurs. M^{me} Bonaparte donnait assez souvent le ton. Cette belle indolente détestait les contraintes des représentations d'apparat; les vêtements empesés et rigides lui faisaient horreur. Elle se plaisait dans des robes décolletées à taille haute, dans des costumes souples, légers, conformes à ses atavismes de créole. La coiffure à la Romaine, avec bandeau, bandelettes et résilles d'or, était le triomphe de sa physionomie brune qui n'aurait pu supporter ni les perruques ni la poudre. Une tunique

à la Cornélie, une robe de cachemire moulant ses formes, dégageant sa poitrine et son col, laissant les bras à nu, telles étaient ses préférences. M^{me} Despaulx et Lercy lui fournissaient d'adorables poèmes de velours, de soie, de linon, d'une extrême richesse de garniture, bien que d'une coupe tout à fait simple, mais voluptueuse et savante. Les turbans de toutes formes et étoffes, les bonnets à l'enfant eurent de longs jours de succès. Il faudrait, pour résumer l'ensemble des modes qui se multiplièrent de 1800 à 1805, relire les nombreux recueils de La Mésangère qui paraiss-



20 1812. — *Sarah Trimmer*, par Howard
(London, National Gallery)



21 1815. — *Qu'en dites-vous?* (Estampe de la série "Le Bon Genre")

saient alors régulièrement à Paris et étaient contrefaits en éditions anglaises et allemandes. Il existe plus d'un million d'admirables gravures coloriées de cette période, presque toutes dessinées par de maîtres artistes, tels que Horace et Carle Vernet, Boilly, et par beaucoup d'autres dessinateurs de talent qui ne signaient jamais ces planches spirituellement conçues et exécutées avec un rare souci de la perfection comme autant de menus tableaux des élégances du temps.

LUXE ET ÉLÉGANCES DU PREMIER EMPIRE

Il n'est pas déraisonnable d'affirmer qu'avec le premier Empire la France ait connu les dernières heures de son faste et de ses cérémonies somptueuses, les heures de véritable appareil, de pompe impériale, d'étalage solennel, de démonstrations publiques, de parades, de fêtes triomphales, de souveraine re-



1815. — Adieux d'un Russe à une Parisienne
d'après Carle Vernet (gravé par Debucourt)

présentation et de gloire mondiale. Depuis lors, rien ne fut comparable à la célébration du Sacre à Notre-Dame, aux réceptions des Tuileries, aux solennisations militaires, au luxe des uniformes et des toilettes féminines.

Jetons un rapide coup d'œil sur les séduisantes coquetteries affichées du nouveau règne.

L'Impératrice Joséphine avait six cent mille francs réservés à sa dépense personnelle, plus environ cent trente

plus recevoir à l'avenir ces échappés des ghettos parisiens; Joséphine jurait de ne le plus faire, pleurait un peu; mais le lendemain elle trouvait encore moyen de faire monter à elle ces bazars ambulants et de vivre à sa guise dans la poussière des paquets défaits, curieuse d'inventorier les soieries orientales, les broderies persanes, les fichus et les pierres d'occasion, charmée par le chatoiement des couleurs, par la finesse des

appartements étaient sans cesse assiégés de parents et de petits arrière-cousins pauvres, de marchandes à la toilette, de bijoutiers, d'orfèvres, de tireuses de cartes, de peintres et de miniaturistes qui venaient faire ces innombrables portraits sur toile ou sur ivoire qu'elle distribuait si aisément à tous ses amis, même aux négociants de passage et à ses filles de chambre. Elle ne pouvait se soumettre à aucun décorum ni à aucune étiquette dans cette vie privée où son indolence était à l'aise au milieu du fouillis des étoffes, des tapis bouleversés, des ballots entr'ouverts. Elle avait fait de ses petits salons un temple à la toilette où tous les marchands étrangers et les vieilles brocanteuses de bijoux et de soieries recevaient facile accès. Bonaparte ayant interdit l'entrée du Palais à toute cette horde mercantile, dépeignée et sordide, avait fait formellement promettre à sa femme de ne



1818. — Chapeau de paille d'Italie et pardessus à la chinoise
d'après Horace Vernet

mille francs pour sa cassette et ses aumônes. On pourrait croire que cette somme était plus que suffisante pour faire face aux toilettes ordinaires et extraordinaires de Sa Gracieuse Majesté; mais Joséphine était si prodigue, si généreuse, si étourdie, si folle en ses caprices qu'elle se voyait continuellement endettée et obligée d'avoir recours à la bourse de l'Empereur.

Dans son intérieur, aux Tuileries, régnait le désordre même; ses



1820. — La Vaccine, d'après Boilly



1819. — Un Élégant en culotte de peau
d'après Horace Vernet

tissus, par l'imprévu des déballages.

« On lui apportait sans cesse, dit M^{me} de Rémusat, des schalls, des étoffes, des colifichets de toute espèce; elle achetait tout, sans jamais demander le prix, et, la plupart du temps, oubliait ce qu'elle avait acheté. Dès le début, elle signifia à sa dame d'honneur et à sa dame d'atours qu'elles n'eussent pas à se mêler de sa garde-robe. Tout se passait entre elle et ses femmes de chambre, qui étaient au nombre de sept ou huit. »



LOUIS DAVID

PORTRAIT DE M. SERIZIAT

(MUSÉE DU LOUVRE)

La fureur des schalls de Perse et du Levant, ainsi que le goût oriental qui dominait alors dans le monde des grandes coquettes, provenaient de l'expédition d'Egypte et des admirables étoffes que nos vaisseaux avaient rapportées d'Alexandrie après avoir reçu du Caire et des cités du Haut-Nil de merveilleux chargements de soieries brodées d'or, de tulles lamés d'argent et des bijoux comme il en existait alors de si remarquables dans les bazars du vieux Mouski. Joséphine qui, naguère, avait à son retour d'Italie, mis en vogue les modes antiques dans les parures et principalement pour les bandeaux en camées, les bracelets et les pendeloques d'oreilles, devait être également la première à lancer la mode des broderies orientales, des turbans tissés d'or, des tissus lamés d'argent, des dessins cachemires, des soieries des Indes et des bijoux pharaoniques. C'est de son petit cercle intime, où l'on se rendait le soir à huit heures, que partaient les mots d'ordre sur les essais de nouvelles toilettes. M^{me} de Rémusat nous a restitué

un très curieux tableau de cette assemblée des Tuileries. L'Empereur préférait voir Joséphine porter des robes d'une immaculée blancheur, surtout celles qui étaient faites d'un certain tissu de mousseline de l'Inde si fin et si clair qu'il donnait l'illusion d'un costume tissé de brouillard comme une tunique de fée. Ce tissu mirifique ne coûtait pas moins de 150 francs l'aune. Au bas de la jupe se trouvaient des festons brodés d'or et de perles. Le corsage drapé à gros plis, laissait les bras nus et était arrêté sur les épaules par des camées, des boucles de diamants ou des têtes de Méduse d'or ciselé formant agrafes.

L'Impératrice avait, ainsi que la plupart des grandes élégantes de l'Empire, la constante préoccupation d'assortir toutes ses toilettes à la couleur du mobilier qui devait lui faire décor. Pour un salon de jaune brocatelle ou de velours d'Utrecht safran, elle adoptait un ensemble de bleu d'outremer ou un somptueux velours aubergine; s'agissait-il d'une galerie de bal aux tonalités ponceau, elle recherchait pour son costume de cérémonie un vert myrte digne d'épouser l'éclat des carmins et des laques. C'était là d'ailleurs un grand souci pour toutes les dames aimant à paraître dans le



1816. — M^{me} Detouches, par Ingres (Phot. Buloz)

dentelle de quarante, cinquante et même cent mille francs. Il est presque incroyable que ce goût de parure si complètement satisfait ne se soit jamais blasé. »

On conçoit ce que cette passion de l'Impératrice pour le

luxe et la dépense devait causer d'émulation à la Cour et ce qu'il fallait chaque jour inventer, combiner, faire exécuter pour paraître honorablement autour d'elle, sans risque de faire tache ou d'indisposer Sa Majesté. La reine Hortense, la jeune épouse de Louis Bonaparte, déployait une grande richesse dans sa mise selon le ton de la Cour; mais elle apportait dans son luxe beaucoup de discrétion, d'ordre et d'économie. Tel n'était pas l'esprit de Caroline Murat et de la princesse Pauline Borghèse, qui étaient prises de la fureur d'éclipser leur belle-sœur et mettaient toute leur vanité, tout leur plaisir dans la parure et l'ostentation. Furieuses d'être placées... elles, — des Bonaparte, — au-dessous d'une Beauharnais dans la hiérarchie de l'Empire, elles ne savaient que trouver pour accentuer leur rivalité avec Joséphine et la piquer au jeu sous des allures cordiales et affectueuses. Elles ne paraissaient jamais aux Tuileries que dans des habits de céré-



1822. — M^{me} Leblanc, par Ingres (Phot. Buloz)

monie coûtant pour le moins quinze à vingt mille francs et qu'elles avaient parfois la fantaisie de surcharger, au milieu de mille torsades de broderie, de tous les bijoux les plus rutilants de leurs cassettes. C'était là une note comique.

Parmi les grandes coquettes de la Cour, M^{me} Savary, plus tard duchesse de Rovigo, et Maret, future duchesse de Bassano, ainsi que M^{me} de Canisy, étaient mises au premier rang après les princesses; on comptait qu'elles dépensaient annuellement plus de vingt mille écus à leur toilette, ce qui était, relativement à la valeur de l'argent au commencement de ce siècle, une somme considérée comme excessive.

Les dépenses faites en objets de joaillerie furent également considérables. De 1806 à 1809 surtout, on se couvrit littéralement de bijoux, à la tête, au cou, aux mains, sur la poitrine, aux bras et même aux chevilles, aux boucles de chaussures, aux ceintures, agrafes et épauettes. Toute femme élégante ressemblait à une ambulante vitrine de bijoutier. Des chaînes d'or faisaient jusqu'à huit fois le tour du cou, des bagues s'étagaient aux doigts jusqu'à déformer l'aspect de la main, des pendeloques lourdes et massives tiraient cruellement le lobe de l'oreille, les colliers de perles en torsades ou en frange ornaient les coiffures en cheveux, formant bourrelet sur le devant et parfois retombant sur l'épaule. De longues épingles d'or fixaient les cheveux relevés à la chinoise. Les diadèmes, formés symboliquement d'une série de feuilles de laurier et d'une branche d'olivier, étaient ciselés avec un art remarquable et enrichis sans compter de perles et de pierres précieuses. Quant aux peignes, les collectionneurs n'ignorent point qu'on n'en fabriqua jamais de plus riches ni en aussi grand nombre. Leur industrie fut de celles qui furent les plus prospères jusqu'à la fin du règne impérial.

Vers 1810, une réaction arriva qui fit remiser tous les bijoux dans les coffrets, car le dernier bon goût était alors de se montrer d'une sobriété absolue dans l'étalage de tous ses colifichets. Il n'en est pas moins vrai que les femmes se montraient à cette époque d'opulence et de gloire d'effroyables gaspilleuses de revenus et beaucoup d'écrits et de pamphlets du temps témoignent des ruines qui atteignaient les ménages bourgeois. Certain mari échaudé, fit circuler vers 1807, en manière de plaisante et paradoxale satire, un état de *La Dépense annuelle d'une petite maîtresse de Paris* d'après un carnet de notes soigneusement tenu à jour. Nous ne pouvons mieux faire que de le reproduire sans y rien changer. C'est un document mi-sérieux et mi-drôlatique — le voici :



1823. — Mrs Siddons, par Sir William Beechey
(London, National Gallery)

Trois cent soixante-cinq bonnets, capotes ou chapeaux.	10.000 fr.
Deux schalls de cachemire.	1.200 »
Six cents robes	25.000 »
Trois cent soixante-cinq paires de souliers.	600 »
Deux cent cinquante paires de bas blancs, autant de couleur	3.000 »
Douze chemises	300 »
Rouge et blanc	300 »
Deux voiles.	4.800 »
Corsets élastiques, per-ruques, ridicules, ombrelles, éventails, etc.	6.000 »
Essences, parfums et autres drogues pour paraître jeune et jolie	1.200 »
Bijoux et autres bagatelles	10.000 »
Meubles grecs, romains, étrusques, turcs, arabes, chinois, persans, égyptiens, anglais et gothiques.	50.000 »
Six chevaux de selle, deux de main	10.000 »
Voitures française, anglaise, espagnole, etc.	25.000 »
Maître de danse	5.000 »
Maître de français	300 »
Un lit	20.000 »
Articles dans les journaux, loges aux spectacles, concerts, etc.	30.000 »
Œuvres de bienfaisance et de charité	100 »
Total.	202.800 fr.

Ajoutez à cela le train de maison, les gens et la table, les cadeaux extraordinaires, les billets de loterie, les pertes à la bouillotte, et l'on arrive à plus de cent mille écus, chiffre respectable, même de nos jours, pour les gentils menus frais d'une grande coquette.

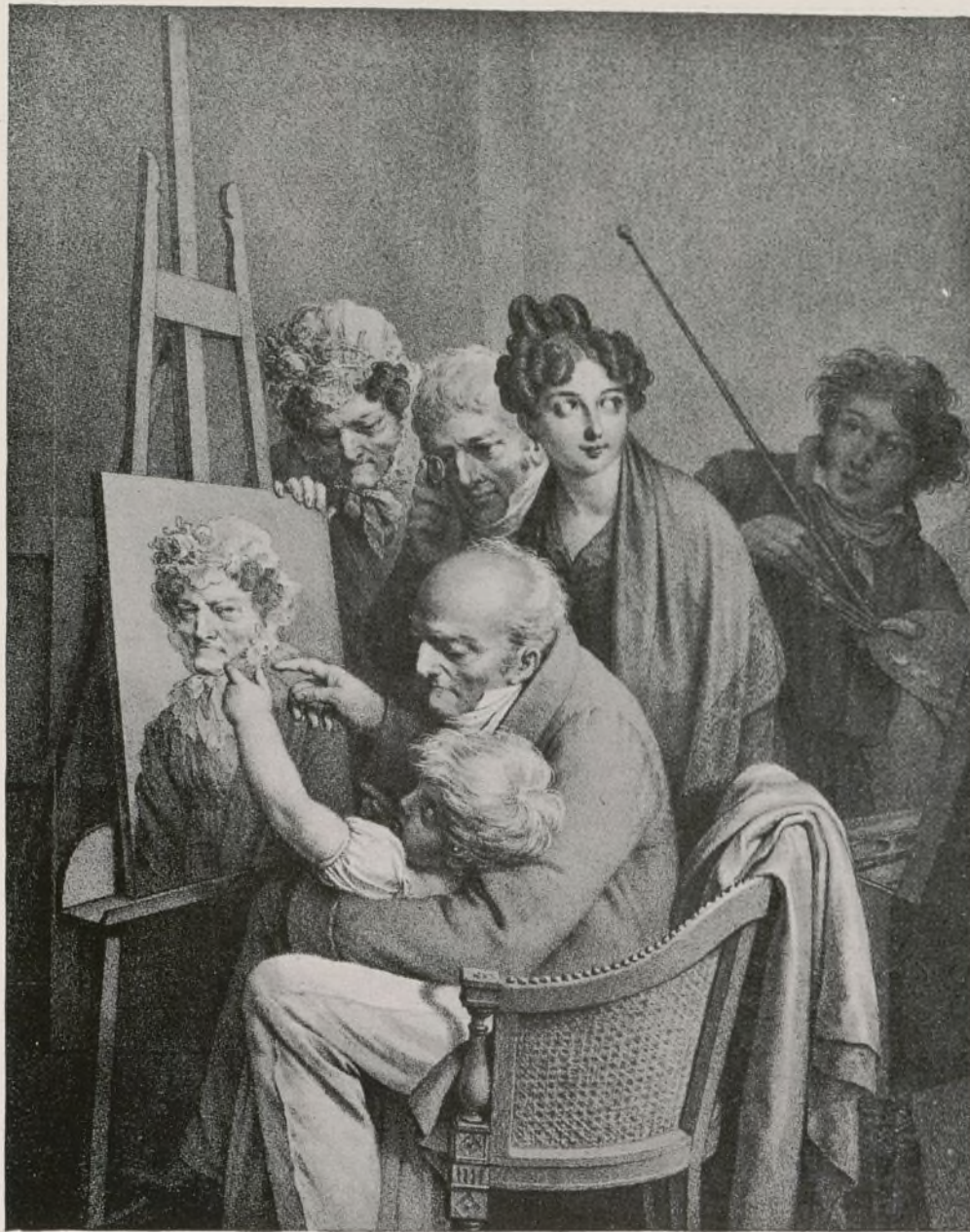
Ce qui frappe dans cet état de dépenses et nous le ferait prendre à partie, c'est qu'on n'y rencontre que deux schalls de cachemire au prix de 1.200 francs les deux. C'est peu pour le temps. Ces fameux schalls formaient le fond de la toilette et valaient un prix parfois invraisemblable. Les cachemires étaient des objets d'art souvent délicieux et rares, plusieurs coquettes qui aimaient faire envie en conservaient un grand nombre dans leur garde-robe. Certains coûtaient huit à dix mille francs. On comprend l'engouement qu'ils suscitèrent. Quelques-uns étaient des chefs-d'œuvre de composition, de décoration, de coloris et de fini dans le travail. Regardons au Louvre les cachemires qui furent interprétés dans les portraits de femmes par David ou par Ingres !

De 1805 à 1814, la mode varia à Paris

de huitaine en huitaine; les nuances de ces changements sont si délicates qu'il est presque impossible de les saisir; les rédacteurs de journaux spéciaux, qui paraissaient alors tous les cinq jours, déclarent eux-mêmes ne pouvoir satisfaire à la curiosité de leurs lecteurs, si grande était la multiplicité des costumes. Si nous nous plaçons néanmoins au milieu de l'année 1808, nous constatons, par un regard rétrospectif, que les cheveux bouclés artistement, ou à la *Ninon*, mais sans ornement, qui constituaient autrefois le négligé, sont devenus le *nec plus ultra* de la parure. Les plumes,



1824. — Madame Pelisse
Caricature publiée chez Martinet

1825. — *C'est ma bonne-maman*, d'après Boilly

qui étaient le symbole de l'éclat, du grand costume, de la cérémonie, ne sont guère admises que dans le plus grand négligé. La mode ne les tolère que sur un chapeau du matin, tombant avec abandon, flottant avec légèreté. Elles ne sont ni assez sévères ni assez pompeuses pour un habit d'étiquette ou de grand appareil. Les manches des robes se font bouffantes; elles figurent l'embonpoint, qui est la beauté de la ligne du bras. Un caprice de la vogue inconstante, qui n'admettait pas, quelques années auparavant, les plis inégaux, a réglé que les manches d'une élégante seraient plissées comme le jabot d'un petit-maitre. On ne doit plus dire en 1808, remarque un observateur : « Comme je suis bien mise », ou encore : « Comme Madame une telle est bien habillée », mais seulement soupirer : *Comme je suis bien drapée!... Dieu! que M^{me} X... se dessine bien!*

Le carrick de drap et le witzchoura à capuchon exclurent le schall de la mode. Dans les dernières années de l'Empire le witzchoura, vêtement disgracieux, cachait la taille, il ne convenait ni aux femmes trop petites, ni à celles chargées d'embonpoint; les fourreurs seuls le firent valoir et débitèrent ce vêtement à un prix exorbitant. Les fourrures et principalement l'hermine se portèrent avec profusion de 1810 à 1814; on ne voyait que douillettes d'hermine, witzchouras, spencers, redingotes, manchons d'hermine; les femmes se couvraient autant qu'elles s'étaient découvertes. Costumes charmants, au reste, et que les gravures de La Mésangère ont reproduits comme des merveilles de goût et d'élégance.

Ces modes de l'Empire, il faudrait nous y attarder,

1826. — *Les Époux heureux*, d'après Boilly

regarder un à un ces aimables habillements qui durant dix ans varièrent tant de fois, dans des dispositions si souvent heureuses que nous aurions à décrire plus de mille costumes divers, sans donner encore une idée complète de ces fantaisies exquises. Il nous faudrait examiner l'influence qu'eut Marie-Louise sur les habillements féminins après le second mariage de Napoléon, et comment celui-ci sut maintenir la suprématie de la toilette française. Mais ces études et ces considérations de futile

apparence nous entraîneraient au delà des bornes prescrites pour cette rapide revue des fastueux colifichets et des incomparables toilettes impériales que nous aimons tant à admirer dans les portraits de Gérard, du Baron Gros, des deux Vernet, de David, de Rouget, de Prudhon et surtout dans les miniatures si précises du délicat et chatoyant Isabey. Pour éclairer ces notes trop succinctes, il faudrait pouvoir faire défiler sous les yeux des lectrices les richesses de vingt musées. On n'a pu réunir ici que quelques exemples, et on les a choisis aussi bien parmi les estampes populaires et les caricatures que parmi les chefs-d'œuvre, afin de réunir le témoignage de la rue à celui des salons.

TOILETTES DE L'AGE ROMANTIQUE RESTAURATION ET MONARCHIE DE JUILLET

La Mode fut romantique bien avant l'Age romantique. Cela nous apparaît indiscutable. Elle précéda de beaucoup la venue des *Jeunes-France* et des bardes chevelus et fougueux aux goûts médiévistes, celle des peintres

1828. — *Les Galeries de bois du Palais-Royal*

hirsutes et néo-gothiques, des dessinateurs qui idéalisèrent le style macabre. La Mode romantique survécut même au *Romantisme* proprement dit, et après *Valentine* et *Indiana*, elle exerçait encore son empire au pays des élégances et de la fashion. Il est aisé de nous objecter sans excès de paradoxe que toujours Son Altesse Sérénissime la Mode fut quelque peu romantique par son allure, son outrance, ses lignes exubérantes, ses couleurs véhémentes et son goût porté vers l'archaïsme et les anachronismes des diverses parties de ses combinaisons pseudo-nouvelles.

La Mode a toujours puisé dans les excentricités périmées du vestiaire de l'histoire, les modèles les plus ruisse-lants d'inouïsme, les plus extravagants du siècle des Mérovingiens ou de celui des Valois. Les ballon-nements des manches à gigot, les toquets à créneaux, les béguins de châtelaine, les coiffures à la Marie Stuart ou les collerettes à la Médicis ex-pliquent son goût déterminé pour un vieux neuf essentielle-ment romantique. Cependant, s'il nous fallait nettement déter-miner les limites de la Mode essentiellement romantique, nous oserions, prêt à soutenir la thèse, limiter des dates et nous dirions que de 1816 à 1847 la



1832. — Dix heures du soir, par Devéria

Mode gouverna le monde avec un sceptre indéniablement de caractère romantique.

Le retour des Bourbons fut tout d'abord salué par une orgie de blanc majeur, Fleurs de lys, écharpes et cocardes blanches, chapeaux à la *Henri IV*, munis de blancs panaches, capotes neigeuses faites de crêpe bouillonné; fichus aux tonalités d'argent mat, souliers blanchis à la craie, ceintures de cygne, voiles laiteux, la Mode, pour tout dire, suggestionnée par un Pierrot lunaire.

La présence des troupes alliées mit en vogue des accoutre-ments anglais, russes et polonais, sans que le patriotisme songeât à protester. On fabri-quait d'innombrables chapeaux à l'*Anglaise*,



1831. — Gravure de modes, par Gavarni

dites à la vierge, formant demi-guimpe, montaient jusqu'au menton; les robes blanches, rayées, à petits carreaux bleus ou roses, se mul-tipliaient, les volants de ces robes se fai-saient tout blancs, mais il était de rigueur qu'il y eût des festons de la couleur des raies, et feston sur feston. Les beaux schalls de kachemire, de belle qualité, avec larges palmes et bril-lantes couleurs, n'étaient point détrônés par les redingotes à trois collets ou les pelisses; on

convenait que rien ne dessinait mieux les épaules et ne dra-pait plus mollement une femme élégante. Terneaux et Courtois étaient les marchands favoris; on se précipitait chez eux

lourdes et massives capotes gaufrées, tuyautées, plissées, disgracieuses au possible; des toques à la *Russe*, à large assiette et à petite visière; des casques d'étoffe ornés de plumes de coq blanches, tels qu'on en voyait aux offi-ciers alliés; quelques rares turbans de kachemire blanc; le tout orné de lilas blanc; des robes courtes, des écharpes en sautoir, des toques à l'*Ecossaise* eurent quelques mois de succès. Le dra-peau blanc qui flottait sur les Tuileries semblait donner le ton de la toilette.

On voyait dans tout Paris des robes de levantine rose tendre et des tuniques de mérinos blanc; quelques-unes étaient faites en forme de pelisse et n'avaient point de ceinture; les deux pans flot-taient écartés l'un de l'autre. Les robes,



1832. — Minuit, par Devéria



1833. — Causeries du soir, par Eugène Lamy

lorsque courait le bruit d'un arrivage des Indes. Les petites bour-geoises, qui ne pou-vaient s'offrir le luxe d'un kachemire, ache-taient volontiers des schalls de bourre de soie, qu'on fabriquait également de couleurs vives et tranchantes, avec palmes et larges bordures. Les écharpes rayées en tricot de soie, qu'on appelait d'abord *écharpes circas-siennes*, étaient alors connues sous le nom d'*écharpes d'Iris*; on savait les porter avec grâce et langueur.

La grande préoc-cupation des élégantes de la Restauration

semble avoir été pour la coiffure et principalement pour la variation des chapeaux; de 1815 à 1830, on compterait aisément plus de dix mille formes de chapeaux et de bonnets; les journaux de mode négligent même la description des robes et manteaux pour s'adonner exclusivement à l'art des coiffures: chapeaux de paille d'Italie, capotes de peluche de soie, casques de velours à panaches, chapeaux de gros de Naples ou de crêpe bouillonné, capotes de percale, turbans de mousseline, toques à la

Polonoise, casquettes à l'*Autrichienne*, turbans *moabites*, feutres à la *Ourika*, cornettes de mousseline blanche, de velours noir bordé de tulle, c'était une confusion à en perdre la tête avant de la coiffer. Et quels chapeaux! Qu'on se figure des toques de juge disproportionnées comme élévation, avec d'incroyables auvents semblables aux maisons fantastiques du moyen âge; qu'on se rappelle les shakos impossibles des fantassins de la Grande-Armée et qu'on ajoute à ces meubles pesants des capotes non moins élevées que profondes, qu'on songe en outre à des moules à tourtes du pays de Gargantua et l'on aura un vague aperçu de ces coiffures massives, chargées de rubans, de fleurs, de cocardes, de torsades, de bourrelets, de nœuds de satin, de ruches, d'aigrettes et de plumes; ce sont là des chapeaux de guerrières, des bassinets, des cervelières, des heaumes prodigieux, des morions abracadabrants, en un mot des casques avec jugulaire, lambrequin et ventail; mais on a peine à croire que d'aussi bizarres couvre-chefs aient pu jamais protéger le visage rieur et gracieux de nos aïeules parisiennes.

La taille des robes s'allongea progressivement; vers 1822, on était revenu à la taille normale qui ne coupait plus la poitrine en deux et laissait à la gorge plus de liberté; on réforma aussi par la logique l'art des couturières et des tailleurs. On porta également des robes blouses en mousseline des Indes qui avaient au bas cinq rangées de broderies en fleurs d'arbre de Judée et quatre biais, des robes en crêpe Elodie, rose, bleu ou réséda avec bouillons de la même étoffe. — Le génie des modistes, qui avait épuisé toutes les poses des entre-deux, des crevés, des volants, des



1841. — *Portraits de famille*, par H. Van der Haert (Musée de Bruxelles)

plissés et des roulés revint à une expression plus simple dans les garnitures; de modestes galons de soie ou de couleur ornèrent le bas des jupes. Le *canezou*, l'antique canezou des héroïnes de Paul de Kock, succéda au spencer; les jolis canezous seyaient fort bien aux jeunes demoiselles, avantageaient leur taille en lui donnant une souplesse et une grâce infinies.

Ce fut vers 1825 que le Romantisme déjà très nettement indiqué de la Mode s'accrut pour suivre

sa courbe ascendante jusqu'à son apogée de 1837 et décroître ensuite jusqu'au propre déclin de la monarchie de Louis-Philippe d'Orléans. En 1824, se montrèrent les premières épaulettes qui formaient la demi-manche des robes. Presque aussitôt apparurent et se multiplièrent les manches à *gigot*, à *béret*, à la *folle*, à l'*éléphant*, à la *Vénitienne*, à la *Louis XIII*, à la *Sévigné*, à la *persane*, véritable retour à la Renaissance et au grand siècle, au style des robes François I^{er} et des atours des *précieuses*, avec corsages outrant la largeur d'épaules et tailles *guépées*. Les énormes manchons de renard ou de chinchilla, les boas de fourrures ou de plumes frisées, s'enroulant sur le torse, les mitaines de châtelaine et les palatines de duvet de cygne donnaient à nos Lédas et à nos belles Ferronnières une allure tout à fait archaïque très appréciée.

C'est en vain que la duchesse de Berry s'était efforcée de guider le goût des modes nouvelles. Elle n'y réussit point. Son physique, d'ailleurs, ne la désignait aucunement pour stimuler les élégances. Ni sa taille, ni son visage ne se prêtaient au rôle qu'elle avait prétendu pouvoir assumer sur son temps qui lui fut hostile.

Les événements, la littérature en vogue, les nouveaux spécimens zoologiques dont on donnait la primeur au *Jardin du Roi*, apportaient chaque jour de nouveaux sujets d'interprétations fashionables ou des appellations de modèles inédits aux inventions des couturières et des modistes. Le vicomte d'Arlincourt devint, grâce à son roman sentimental, le parrain des turbans à l'*Ipsibœ*; M^{me} de Duras, par son conte émouvant de *Ourika*,



1841. — *Portrait de Mary Shelley* (London, National Gallery)



baptisa, sans s'en douter, robes, bonnets, schalls et presque tous les chiffons du moment. On vit des fichus à la *Dame blanche*, des rubans *Trocadéro* qui évoquaient le souvenir du duc d'Angoulême "tra los montes", des chapeaux à l'*Emma*, des toques à la *Marie-Stuart*, des coiffures à la *Sultane*, à l'*Edith*, à la *Sévigney*, des étoffes *Elodie*, des cols *Atala*, sans compter les noms extraordinaires que l'on ne craignait pas, par genre, de donner à certaines nuances d'étoffe, vers 1825. Nous ne parlons pas seulement des couleurs *eau de Nil*, *roseau solitaire*, *graine de réséda*, *bronze*, *fumée de Navarin*, *peau de serpent*, *brique cuite*, *jaune vapeur* ou *lave du Vésuve*; mais que dira-t-on des nuances *souris effrayée*, *crapaud amoureux*, *puce rêveuse* et surtout... *araignée méditant un crime*?

En 1827, le pacha d'Égypte envoya à Charles X une superbe girafe qui fit l'admiration de tout Paris; c'était la première qu'on voyait en France; la mode voulut consacrer cet événement; en quelques jours tout fut à la *Girafe*, chapeaux, ajustements, ceintures, coiffures d'hommes et de femmes. C'était le pendant des modes *au dernier soupir de Jocko* qui suivirent le décès d'un chimpanzé, lequel avait recueilli toutes les sympathies parisiennes.

Il faut voir sur cette époque les lithographies d'Achille Devéria, « qui, disait Baudelaire, sont les représentantes fidèles de cette vie élégante et parfumée de la Restauration ». Il faut regarder aussi les merveilleuses interprétations de la femme d'alors dans les peintures, et surtout les parfaits dessins de Dominique Ingres et, un peu plus tard, l'intéressante suite sur *La Vie de Château*, d'Eugène Lami. La Parisienne, ou plutôt la Française de 1827 à 1839 environ, offre l'expression d'une *femme-fleur*, d'une fantaisie orchidéeenne, d'une beauté toute spéciale et qu'on ne retrouve à aucune autre époque de l'histoire des Modes. Grande, élancée, souple, la taille délicieusement amenuisée, haut gantée toujours et quand même, elle présentait sous ses vastes guimpes empesées, ses manches en ballon, ses jupes ornementées de mille façons ingénieuses, d'où émergeaient de mignonnes chaussures cendrillonnesques, une image à la fois suprêmement comme il faut et

dégageait un charme de capiteuse sentimentalité dont l'embellissement du costume s'accroissait encore par le port des chapeaux *capote* ou *cabriolet* qui encagoulaient à demi les plus délicieux minois qui se puissent rêver. La femme romantique triomphait surtout dans les tenues de bal et de soirée qui mettaient en lumière les échafaudages bouclés de sa chevelure, véritables chefs-d'œuvre de coiffure en pièce montée



1844. — M^{lle} Reiset et sa fille, par Ingres (Phot. Buloz)

le charme féminin, ce charme qui fut celui des héroïnes de Balzac, Sandeau, Frédéric Soulié, Eugène Sue, Victor Hugo, Lamartine, Musset et aussi de M^{lle} Sand, et dont Horace Vernet, Ingres, Delacroix, le premier des Dubufe, Couture, Delaroche, Scheffer furent les peintres attirés, recherchés par toutes les beautés de l'âge romantique.

Le type féminin le plus cherché, le plus à la mode vers 1830 à 1840 est, à n'en point douter, celui d'une de ces femmes de trente ans, chantées par Balzac et dont la beauté rayonne et s'épanouit dans tout l'éclat de son été parfumé. — De nature froide en apparence et uniquement amoureuse de soi-même, cette souveraine veut se réchauffer aux hommages du monde, et elle dresse ses vanités en espalier, afin de recevoir de toutes parts les caresses enivrantes du faux soleil de la

flatterie. Ce qu'elle cherche, ce sont des émotions et des jouissances de coquette; pour conserver cette place de femme à la mode dans un temps où la gloire est si capricieuse, il lui a fallu autant d'habileté que de bonheur, autant d'adresse que de beauté, autant de calculs que de chances favorables, elle a dû faire abstraction de ses caprices, de ses fantaisies, presque de son cœur. Pour maintenir ce pouvoir envié et attaqué de grande première coquette, chaque

jour remis en question comme le pouvoir d'un premier ministre, il lui a fallu équilibrer sa vie avec sûreté, et aussi avec quelle prudence et quelle politique!

L'étude, même la plus sommaire, des successives modes romantiques durant trente ans environ nous entraînerait bien loin des limites qu'il nous faut conserver dans ce numéro de revue où notre texte doit fluidement se faufiler, se restreindre



1851. — Une loge au théâtre de Pest, par J. Portaels (Musée de Bruxelles)

entre des archipels d'illustrations plus éloquentes que toutes les phrases et que toutes les descriptions. Il nous faudrait montrer les élégantes et les mondaines concurrençant leur luxe aux grandes journées de Longchamp alors qu'une triple file d'équipages opulents occupaient les Boulevards et s'étendaient depuis la *Fontaine de l'Eléphant* jusqu'à la porte Maillot, avec des groupes de cavaliers, *gants jaunes, dandies*, fashionables et *lions*, allant, venant, se croisant, caracolant autour des calèches au fond desquelles brillaient des étoffes somptueuses, des plumes, des fleurs, des bijoux et des sourires de femmes. Ce jour-là, c'était la grande revue de la mode, la course aux grands prix des toilettes. Rien ne manquait aux splendeurs de cette exhibition, pas même ce joli équipage rose et argent de *Justine*, si bien décrit par Louvet dans le Longchamp de *Faublas*; seulement ce n'était plus alors la soubrette de la marquise de B..., que l'on voyait dans cette mirifique voiture, et le carrosse n'avait plus ni la forme rococo d'une conque marine, ni les tendres couleurs du XVIII^e siècle, c'était quelque jeune actrice en vogue dont on admirait, sous le chapeau à larges bords, la tête mutine avec ses touffes de cheveux à la Kléber qui tombaient délicieusement sur les oreilles et dans le cou et lui donnaient un air *frénético-romantique*.

On n'entendait de tous côtés que les noms de *Victorine*, de *Burty*, de *Gagelin*, de *Palmyre*, de *M^{me} Saint-Laurent* et *Herbaut*, les modistes et couturières en renom; puis, dans les conversations de femmes, on surprenait des mots de Chaly-



1854. — Alfred de Musset, par Gavarni

kachemires, de crépons d'Indoustan, de batistes du Mogol, de mousselines de Golconde, de gazes de Memphis, de Chine agate, de tissus de Sandomir, de foulards de Lyon, de laines du Thibet, toute une géographie de la mode qui, elle aussi, avait ses *orientales*; on faisait l'énumération des plus jolis modèles de printemps et des étoffes nouvelles, — on discutait sur le bon goût et l'élégance suprême; — Longchamp était le grand bazar mouvant où toute belle Parisienne allait concevoir et rêver de ses prochaines toilettes.

De 1840 à 1845, le Romantisme de la mode innova un nouveau règne: celui de la *lionne*, sorte d'amazone élégante, ardente, passionnée à la fois pour les sports, le Saint-Simonisme et l'indépendance féminine. Il y eut la Lionne mondaine, la Lionne littéraire et la Lionne politique. Elles précédaient la *Vésuvienne* qui devait jouer dans la *République des femmes* un rôle

très curieux d'anandryne anarchiste. La Lionne était issue des héroïnes de *M^{me} Sand*, c'est-à-dire de *Valentine*, *Indiana*, *Lelia*; sa physiologie ne pourrait que retarder notre nécessaire course affolée vers la conclusion de ce chapitre de notes sur le Romantisme de la mode.

La Lionne n'apporte pas dans son costume le même sentiment d'archaïsme que dans ses appartements; au milieu de ses fausses splendeurs gothiques, une élégante romantique de 1830 se fût montrée en robe trainante à la Marguerite de Bourgogne ou bien parée comme la châtelaine de Coucy; elle eût arboré la ceinture de fer et les bijoux d'acier, mais la fashion-



1855. — S. M. l'Impératrice Eugénie, entourée des Dames de sa Cour
(reproduction de la lithographie d'Aug. Lemoine, d'après le tableau de Winterhalter)



1856. — *The Derby Day*, par W. P. Frith (London, National Gallery)
(MM. L. H. Lefevre, publishers, owners of the copyright, 1^{re} King Street, St-James, London, S. W.)

nale, de 1814 à 1850, est plus positive, tout en restant moins dans la couleur locale. — Le matin, au lever, elle pose sur sa tête un bonnet de batiste à petites barbes, festonné d'une Valenciennes badinant tout autour; pour vêtement, une robe de chambre en cachemire de nuance claire avec corsage montant et dos en éventail. Cette robe, fermée de haut en bas à l'aide de petits brandebourgs, a des manches larges à la Vénitienne, très ouvertes de l'orifice; en dessous, la coquette laisse voir une chemise amazone avec collet à l'anglaise, à petits plissés formant jabot sur le devant; aux pieds, elle traîne à plaisir des *nonchalances* brodées en soutaches éclatantes.

C'est ainsi qu'elle reçoit ses gens, ses grooms, son valet de pied, son sellier, ses couturières et ses modistes. Avec un petit air garçonnier, elle traite de toutes choses comme un gentleman; elle s'informe de ses chevaux, vérifie les mémoires de son armurier, de sa lingère, de son tailleur, de sa marchande de modes et de son bottier; elle établit le compte de Verdiér, de Humann, de Gagelin, de Lassalle ou de Salmon; elle donne quelques instants à son fleuriste, puis passe dans son boudoir afin de se livrer à un second négligé quelque peu rehaussé

à l'intention des belles amies qui la viendront visiter.

Cette époque de dandysme raffiné et de fashionabilité plutôt entichée d'anglomanie fut scrupuleusement analysée

dans les *Français peints par eux-mêmes*, dans les innombrables *physiologies* qui parurent alors et qui nous ont laissé un tableau si exact, si détaillé, souvent si mordant aussi de cette société. Tous les écrivains, tous les journalistes du temps voulaient y collaborer, et si ces ouvrages n'ont pas l'unité du *Tableau de Mercier* ils ont le même charme et, pour le curieux, la même utilité. Du côté des artistes, Gavarni fut le satiriste le plus attentif et le plus spirituel de ce temps dont la devise semble avoir été *Paraître ou ne pas être*. Le Romantisme de la mode s'arrêta à la *crinoline*, c'est-à-dire à la plus démente des modes dont l'humanité civilisée ait jamais été victime.

DEUXIÈME RÉPUBLIQUE ET SECOND EMPIRE L'ÉVOLUTION DE LA CRINOLINE

S'il est juste de dire que la caricature

est l'argot du dessin, il sera non

moins vrai de prétendre que la crinoline constitua l'argot de la mode; un argot emphatique, compliqué de barbarisme, de pathos et d'affectation. Le ridicule ne tue pas, puisque, à parler en



1858. — Illustration pour "Un Caprice", par E. Lami (gravures de Lalauze)



1861. — Illustration pour "Une Bonne fortune"

d'après les œuvres de Musset, illustrées par Eugène Lami (gravures de Lalauze)



1866. — Illustration pour "Emmeline"



CAROLUS DURAN

LA DAME AU GANT

(MUSÉE DU LUXEMBOURG)

Ayuntamiento de Madrid

connaissance de cause, la maladie œdémateuse et intumescence de la crinoline perdura une vingtaine d'années, depuis l'enflure initiale de 1850 jusqu'au dégauchissement, au dégonflement, à la réduction totale de 1870-1871, car les jupes en ballon atténué se firent voir bien au delà de la guerre et de la Commune.

Ce que fut cette mode à l'apogée de sa croissance, les gravures des journaux du temps peuvent seuls en dégager l'ampleur et en exprimer l'horreur. Dans les reconstitutions que nos directeurs de théâtre prétendent faire des années 1866 ou 1868, lorsqu'ils remontent la *Vie Parisienne* ou la *Famille Benoiton*, ce n'est pas la crinoline à son paroxysme d'immensité et à son comble de volume qui nous est présentée, — aucune actrice de ce temps ne voudrait s'en affubler, — c'est tout simplement l'honnête robe évasée, « *la Cloche* » de 1848, dirait une professionnelle du costume féminin. Rien de plus.

L'évolution de la crinoline fut, en effet, lente et très normalement progressive. De 1848

à 1866, on suit mois par mois, année par année les successives amplifications de sa croissance. Regardons les dessins, gravures, portraits qui nous représentent nos mères ou grand'mères ou arrière-grand'mamans de 1850 et nous verrons aussitôt des témoignages déjà développés de la boursofflure des jupes. Eugène Lami qui déjà dégageait hautement les qualités maîtresses de son talent de peintre et d'aquarelliste nous laissa nombre d'œuvres qui interprètent les premiers malaises de cette grosseur très perceptibles. Les jolies femmes d'alors : M^{me} de Girardin, M^{lle} Alice Ozy, M^{me} Eugénie Doche et sa sœur M^{lle} Plunkett, M^{me} de Solms, future Rattazi, M^{lle} Cerrito

ou encore Rose Chéri ou M^{me} Octave du Vaudeville furent peintes, lithographiées, daguerréotypées avec des jupes de 1850 à 1854 qui, avec les bouillonnés ou les volants, nous paraissent déjà excessives.

En 1856, la femme pyramide, — la mode travestissant nos compagnes en rigide figure triangulaire, disons *en pain de sucre*, — se montre déjà à nos yeux ébahis. A dater de ce moment, rien n'arrêta la croissance



1864. — *Femme à l'Eventail*
dessin inédit de Constantin Guys
(Collection Geo Haviland)



1864. — M^{me} Rimsky Korsakow, par Winterhalter

richesse, représentant des pagodes habitées, des oiseaux fantastiques, des semis de fleurs, toute la profusion d'ornements décoratifs du Céleste Empire. Comme châles simples, les dames jetaient sur leurs épaules de larges tulles blancs, imitant la dentelle de Valenciennes, la dentelle ou la guipure, ou bien des châles de taffetas noir à bordures brochées de palmes, rappelant les broderies turques et les cachemires à broderies de soie.

On citait parmi les mondaines fashionables M^{me} Volowska,

la comtesse de Villars, les femmes d'Eugène Scribe, de Victor Hugo et d'Anicet Bourgeois, M^{me} Paillet, Achille Fould, comtesse Le Marois, M^{me} de Vergennes, la marquise de Las Marismas, M^{me} de Crussol, de Vogüe, de La Rochefoucault, de Ville-neuve, de Caraman, Decazes et la plupart



1859. — *Femme au Manchon*
dessin inédit de Constantin Guys
(Collection Geo Haviland)

des cerceaux. On ne pourrait affirmer que le ton général des costumes et l'ordonnance des autres parties de la toilette féminine soient dignes de mériter l'attention et de prétendre à des louanges; ni les ornements des robes, ni le bon goût des manteaux girondins, d'une coupe inharmonieuse et lourde, ni les manches à la pagode, ni les capotes ou bonnets ne sauraient trouver grâce à nos yeux.

Dans les journées d'été, les mondaines adoptaient les robes de barège à disposition, ou des robes plus simples en perkale, jaconas et brillante à fond blanc avec grands dessins perses. Les petites femmes, qui craignaient de disparaître sous l'ampleur des jupes garnies de trois volants, ne portaient qu'un seul volant à tête terminant la jupe. On voyait de fraîches robes de mousseline de coton, fond rose à dessins blancs, des canezous blancs avec jupons de taffetas, des redingotes de piqué blanc, des châles de crêpe de Chine fond blanc ou de couleur, brodés de dessins de toutes nuances d'une très grande



des dames notoires qui firent les beaux jours des Tuileries sous le Second Empire dont il nous faut sans plus tarder considérer la physionomie générale.

La société, depuis la Révolution de 48, s'était singulièrement transformée. Les chemins de fer, qui venaient d'être mis en marche dans toutes les directions, contribuèrent largement à ce prompt changement des mœurs générales jusqu'alors casanières et rangées.

Le goût des déplacements, des voyages, des courses vers les villes d'eaux et les bains de mer pénétra vivement dans le grand monde et la bourgeoisie, grâce aux premières applications de la vapeur. Les nouvelles facilités de la vie produisirent presque aussitôt un abandon général de ce *quant à soi* qui était la ligne de démarcation de l'existence d'aristocratie sédentaire. Toutes les classes sociales se trouvèrent peu à peu mélangées, les fortunes se firent plus rapides, les parvenus de la veille triomphèrent et furent accueillis en tous lieux ; le puffisme

gagna tous les rangs, la vanité régna en maîtresse, le luxe se fit grossier, provocant et tapageur. Il s'abaissa.

Les casinos, les kursaals, les redoutes, les temples des jeux et de la danse eurent soudain une vogue considérable. A Spa, à Baden-Baden, plus tard à Monaco, on vit s'asseoir autour des tapis verts et de la roulette les filles du demi-monde et les dames de bon ton, qui ne craignaient pas d'imprimer à leurs quartiers de noblesse un vertigineux *balancé* au pays du *cancan* et de la *cascade*. En une même génération spontanée naquirent la *cocotte* et la *cocodette* ; celle-là, hétéroclite vénale, qui remplissait Paris et autres villes de joie du fracas de ses excentricités et de ses costumes aveuglants de mauvais goût ; celle-ci, au contraire, mondaine blasée, lassée, curieuse de surmenage et de bruit, qui, affectant les allures des Phrynes modernes, s'empressait d'arborer le chignon désordonné, la chevelure artificielle carotte ou queue de vache, le fard, le clinquant des parures, le jargon et l'allure canaille des



1867. — *La Dame en rose*, par Alfred Stevens (Musée de Bruxelles)



1867. — *Parisine*, par Félicien Rops (Musée de Bruxelles)



1867. — *L'Attrapade*, par Félicien Rops (Musée de Bruxelles)

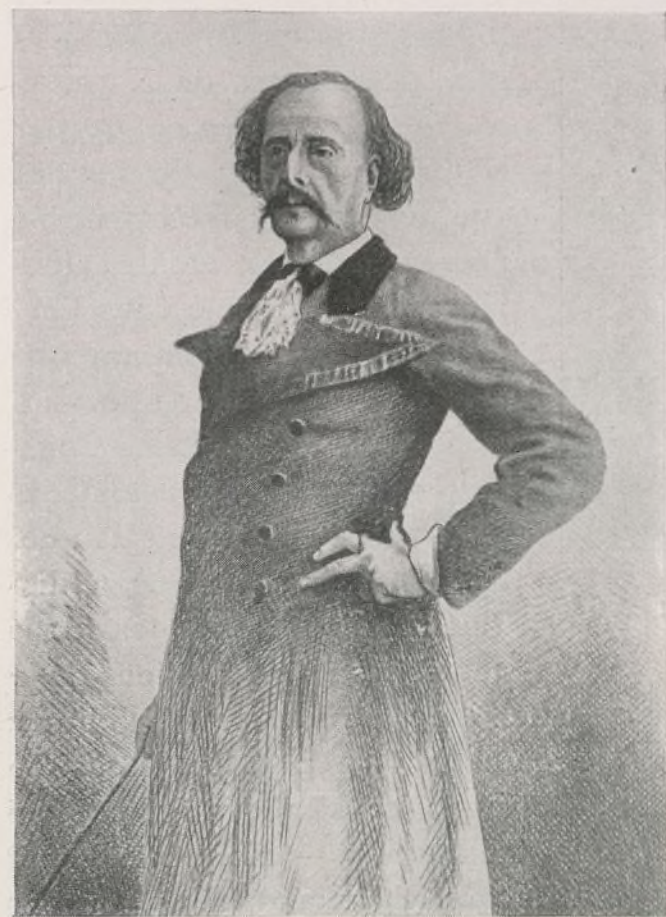
(Reproduction autorisée par M. Pellet, éditeur de l'œuvre de Rops)

Cythères parisiennes. Entre la fille de marbre, la *biche* en renom et la *cocodette*, la différence était mince : l'une luttait pour la vie, l'autre ne combattait que contre l'ennui et le vide d'une existence morne, déséquilibrée et sans autre but plus nettement défini que le plaisir.

Cocottes et cocodettes inauguraient un règne d'inelegance, de camelote, d'abâtardissement moral et de mauvais ton. Jamais dans le cours du siècle, on n'avait vu un défi aussi effronté porté à la coquetterie, à la grâce, à la beauté. Jamais le sentiment de l'art ne fut aussi nul et aussi tapageusement malmené et bafoué.

Qu'on regarde, sur les vignettes et les gravures du temps, ces effroyables crinolines qui ballonnent la femme dans un grotesque aunage d'étoffes, qu'on examine ces demi-manches

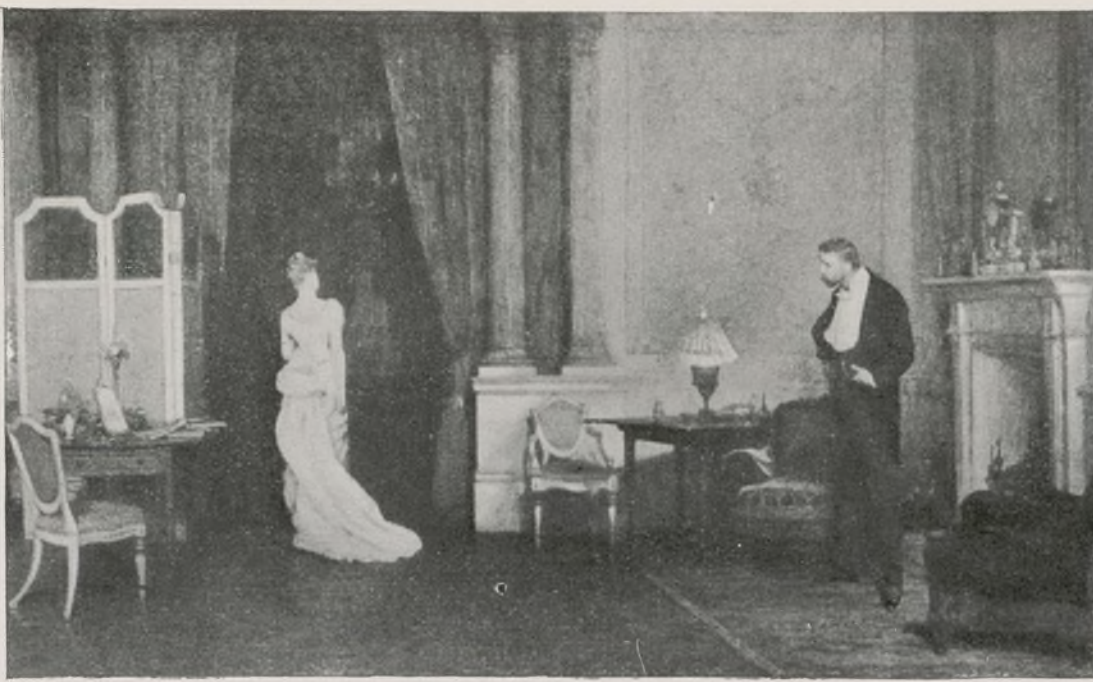
larges et disgracieuses, ces bottines haut montées, développant le mollet, cet amour bête de toute une génération, qu'on contemple ces chevelures de sauvagesses, à peine dissimulées sous des toquets de velours ou des chapeaux aux brides folles, qu'on inventorie la laideur même des étoffes en usage, la vulgarité des nuances hurlantes, des bariolages épais, les passementeries lourdes de toutes ces modes d'il y a près d'un



1878. — Jules Barbey d'Aurevilly
Le Dernier Dandy

demi-siècle, et l'on jugera de l'ahurissement, encore plus intense, que produiront sans doute ces toilettes folles sur l'esprit de nos successeurs.

Avec leurs catogans, leurs immenses coques sur le sommet de la tête, leurs grandes papillotes glissant à l'arrière, leurs rangées de nattes, leurs *repentirs* ondulés et leurs rameaux frisés qui tombaient jusque dans les yeux, les visages féminins *encabotinés* n'avaient rien de cette grâce que donne une coiffure naturelle; tout cela était faux, figuratif, théâtral, emprunté, de mauvais lieu. Souvent, lorsqu'elle ajoutait à ces buissons et à ces cascades, à ces spirales de cheveux une petite toque en forme de boîtes à dragées, avec sa robe courte aux tons brailards ou ses soieries bariolées aux couleurs d'une écurie à la mode, avec son ombrelle-canne, ses bijoux



1874. — The first Cloud (Le Premier nuage)
par William Quiller Orchardson (Tate Gallery, London)

et les *petits crevés* successeurs des *daims*, des *lions* et des *gants jaunes*, qui représentaient alors la classe des élégants, n'étaient que d'affreux bonshommes étioles, flétris, barbouillés de fard, parfumés, grasseyants et ridicules, dont le costume, pour *épatant* qu'il fût aux yeux de ces fantoches, n'en était pas moins laid, burlesque et contraire à tout sentiment de correction.

On ne saurait trop admirer le talent de peintres, tels que Alfred Stevens et Winterhalter, qui parvinrent à styliser d'une façon magistrale les modes du Second Empire et qui purent donner à leurs tableaux d'intérieur ou de plein air, ou mieux à leurs portraits un charme profond, un caractère saisissant et même une certaine grandeur dans la dignité des lignes, lorsqu'il s'agit des icônes impériales de Winterhalter, dont les diverses représentations officielles de l'Impératrice Eugénie et la toile représentant M^{me} Rimsky-Korsakoff sont des œuvres que le temps ne saurait amoindrir.

Beaucoup d'autres portraitistes du Second Empire furent moins heureux, les Dubufe, les Cabanel, les Carolus Duran et combien d'oubliés ne parvinrent pas à triompher des difficultés que présentaient à leurs yeux les outrances de la mode et la cacophonie des couleurs en vogue : rouge Solférino ou Magenta, brun Bismarck, vert Pompadour, cramoisi et autres tons : vanille, ambre, olive ou puce.

Le véritable peintre de la vie vivante impériale, ou pour mieux dire le plus intense croquiste des excéntricités du jour, fut ce modeste Constantin Guys dont Baudelaire magnifia si vi-

et ses breloques, une Parisienne avait, — il faut bien le dire, — quelque chose d'une guenon costumée. Lâchée en pleine mascarade simiesque, cette femme à la mode montrait, en effet, une allure pleine de contorsions et une figure chafouine, au milieu d'hommes vêtus de *pets-en-l'air*, culottés de collants, coiffés de chapeaux tyroliens à plume de paon, vilains babouins, mi-rasés, non moins enlaidis, non moins *cabots* et non moins mal attifés que leurs dignes compagnes; car les *cocodès*



1884. — Promeneuse, par Henry Somm
Collection Geo Haviland



1878. — Retour du Bois, par A. de Nittis
(Collection Geo Haviland)

goureusement le talent et qui commence à peine à être connu du public des amateurs et à être apprécié des jeunes artistes. — Constantin Guys, qui était en quelque sorte un journaliste de la plume et du crayon, interpréta la fête impériale dans toutes ses plus intéressantes manifestations. Il nous conserva l'allure des voitures de gala, la vie au Bois de Boulogne, les attitudes des cavaliers, le goût des attelages et aussi les types expressifs des danseuses de Mabille, les cocodettes au fond de leurs équipages, les cocottes de la rue, les filles qui arboraient sur le trottoir les rubans flottants qu'on nommait des *sui-vez-moi jeune homme!* et les types de jeunes et vieux suiveurs de femmes, cheveux au vent, favoris éployés, vestons larges et courts et *bosselards* à larges bords. Constantin Guys composa des milliers de ces dessins hâtivement tracés, relevés de frottis d'encre ou de couleur et qui semblent renfermer toute la vie de l'époque. Il inclina par goût vers la notation presque exclusive des militaires et des prostituées, mais, s'il semble avoir été plus à l'aise dans ces milieux où son tempérament de Zélandais l'entraînait peut-être, on

n'en doit pas moins admirer sa compréhension du luxe et des élégances de son temps et le merveilleux génie qu'il dépensa comme en se jouant dans son art de représenter la crinoline, tout en la dessinant, mais en sachant par le mouvement lui retirer la laideur de sa circonférence et la rigidité de son ballonnement. On trouvera dans les gravures de ce numéro illustré, sa *Femme à l'Éventail* et sa *Femme au Man-*



1885. — La Dame à l'Ombrelle rouge, par Georges Bertrand (Cl. Moreau)

chon, que nous devons à l'obligeance de M. Georges Haviland et qui sont parmi les plus belles œuvres de ce très admirable Constantin Guys.

Félicien Rops, au temps de sa jeunesse, et plus particulièrement dans les délicieuses eaux-fortes qui décorent les *Cythères parisiennes* d'Alfred Delvau, ironisa la terrible crinoline jusqu'à la rendre amusante, sinon agréable. Il doit compter parmi les interprètes les plus savoureux de la femme métamorphosée si étrangement par les modes de 1865 à 1875 environ. Sa *Parisine* et son *Attrapade*, qui figurent au Musée moderne de Bruxelles, sont des œuvres postérieures à la guerre franco-allemande. Il est juste d'ajouter qu'on ne saurait rigoureusement faire fond sur la valeur documentaire des œuvres de Rops, — en fait de costumes, — par cette raison que ce maître aquafortiste, cet incomparable peintre graveur montra toujours plus de génie dans l'expression du nu féminin que dans le rendu du vêtement. Cependant, tout comme Constantin Guys, il enferma toujours de la vie, et ce je ne sais quoi qui est comme le sceau distinctif d'une époque, dans toutes ses interprétations de la

Parisienne de l'Empire et du début de la troisième République.

La Parisienne du second Empire prendra, nous en sommes assuré, dans l'histoire de ce siècle, un type peu attrayant, mais très accusé et bien à part. — Malgré le défaut de recul que nous donnent encore les années, nous pouvons déjà juger du relief que prend chaque jour davantage tout ce qui touche à la deuxième période impériale. Les *Mémoires*



1892. — La Jeune mère



1893. — Chez le couturier
Dessins de Pierre Vidal



1894. — Au bois

posthumes publiés, il y a quelques années, d'après les manuscrits d'Horace de Vieil-Castel, ce sceptique calomniographe, ganache, radoteur et déplorable chroniqueur, offrent déjà dans leur ensemble un intérêt de lecture, semblable, sauf l'esprit et la biendistance, aux anecdotes de Tallemant des Réaux.

On nous menace quelquefois d'un retour à la crinoline, — les prophètes de malheur ne désarment jamais. — Quoi qu'il en soit, si la mode, par un de ces retours en arrière, dont elle est coutumière, venait à imposer de nouveau aux servitudes féminines, les antiques cages à poules qui furent les remparts artificiels des cocodettes, on peut être assuré que le mal serait limité et que nous n'aurions plus à subir vingt ans durant cette armature difforme. Il est d'ailleurs douteux qu'un essai soit tenté dans ce sens au delà des proportions timides qui furent adoptées au théâtre, à l'occasion de deux reprises sensationnelles. Au surplus, et c'est là sans doute notre meilleure garantie, la vie contemporaine saurait nous préserver de tout excès dans ce genre, — avec les autos, le métro, les avions, nous estimons qu'on peut dire adieu à cet affreux phlegmon de la mode.

TROISIÈME RÉPUBLIQUE

C'est bien Balzac, pensons-nous, qui écrivit : « La mode n'est peut-être que l'opinion en matière de costumes ? » — L'aphorisme est précis et spécieux à la fois, acceptons-le pour véridique. Rien n'est plus malaisé que de ramener à la raison, aux proportions normales de la ligne positive, aux expressions de nature et de

simplicité l'opinion publique, désorbitée de son centre de gravité, débauchée de la médiocratie du

des poules atteintes d'une maladie cryptogamique du croupion.

L'émancipation du costume féminin se fit surtout grâce à la vulgarisation de sports nouveaux et plus particulièrement de la bicyclette qui, vers 1885, fit fureur dans toutes les classes sociales, avant que l'automobilisme vint tempérer cette cyclomanie et faire d'un sport un simple moyen de transport bon pour le petit monde et indigne des femmes à la mode.

En attendant, le cyclisme fit des ra-

bon sens, entraînée aux pires limites de l'excentricité et du paradoxe. C'est ce qui arriva après 1870, alors que commençaient à se dégonfler les ballons de l'enjuponnement féminin. Il fallut des années pour ramener la mode vers des apparences plus conformes à l'esthétique. Durant sept à huit ans successifs, il y eut des artifices de jupes, des tournures de crin et d'acier, sortes de « paniers » qui réclamaient encore de larges aunages d'étoffes pour la confection des robes. Jusqu'à 1880 environ, la mode exprima l'art des tapissiers, les femmes furent drapées, passementées, retroussées en baldaquins, plissées, relevées par endroits, ainsi que des rideaux, par des « embrasses » ; puis, un peu plus tard, vers 1885, on vit naître le *strapontin*, filial de la crinoline, dernier bâtard de cette monstrueuse fluxion du goût français. Le *strapontin*, ainsi que le désignèrent les hommes d'esprit parisiens qui savent trouver le mot vengeur qui fait image et qui cloue le ridicule au pilori de la blague, le *strapontin* fut la dernière tournure, une sorte de furieuse protubérance hottentote poussée sur la croupe des coquettes et qui, portant tout l'attirail des draperies en arrière, faisait ressembler nos chères compagnes à



1889. — Portrait de M^{lle} Valtresse de la Bigne, par H. Gervex



1901. — Portrait d'Yvonne
par Jules Lefebvre
(Musée du Luxembourg)



1896. — Jeune femme en rose
par Ernest Laurent
(Musée du Luxembourg. Don de M^{lle} la Comtesse Lovatelli)



1904. — Parisienne
par P. Ribera
(Salon de 1904)





1906. — *M^{lle} G. F.*,
par Carolus Duran
(Phot. Vizzavona)

cinq ans de distance ces types d'androgynes très nettement caractérisés dans les admirables dessins de Steinlen, dans ceux de Jeannot, de Forain, de Louis Legrand et des principaux artistes de valeur qui se révélèrent au *Chat-Noir* et dans le *Courrier français*. On les rencontre également dans les toiles de Jean Béraud, de Norbert Goeneutte, de Gervex, de Chartran, d'Albert Guillaume et de tous

vages dans les mœurs juponnières. Durant un certain temps, les dames cyclistes portèrent culottes ou jupes à combinaisons, avec l'appoint des chemisettes, des costumes tailleurs, des vestes de toutes coupes. Elles prirent un petit air garçonnier qui les fit nommer les « petites camarades ». Elles ne manquaient point d'allure ni de caractère avec leurs grands faux cols masculins, leurs vestons amples et leur chapeau mou crânement posé sur les cheveux bouffants. On retrouve à vingt-

teur en scène de tous les décors où l'on doit paraître, un confident souvent. Sa domination se fit chaque jour plus imposante et souveraine.

Le rôle des grands couturiers est considérable dans la vie sociale de notre métropole. Des écrivains se sont appliqués à le déterminer, ce rôle, sous toutes ses faces. Des économistes ont démontré l'importance extraordinaire de son action commerciale; il manque toutefois une *physiologie du couturier*. L'étude est à entreprendre.



1907. — *M^{me} M. F.*,
par Farré
(Phot. Vizzavona)

Elle fournirait à un curieux intellectuel la matière d'un livre du plus vif intérêt.

Comment décrire-nous toutes les modes qui constituèrent le *chic* parisien depuis le seul début de ce vingtième siècle? Ce serait folie que de l'essayer. Un recueil mensuel de la simple bibliographie des écrits sur la *toilette féminine* formerait de gros volumes annuels. La question des corsets,



1905. — *Armenonville*, par H. Gervex (Phot. Moreau)

les peintres de genre de la fin du XIX^e siècle.

Dans la société parisienne, le grand couturier commença à se multiplier. Alors que Paris en comptait dix en renom, tout au plus, sous le second Empire, on en vit poindre et grandir à tous les points cardinaux du quartier de la mode. Pour toutes les mondaines, le couturier devint bientôt ce qu'était le confesseur en des temps moins athées, une sorte de maître conseiller, un met-

celle des chapeaux, des gants, des dessous, de la chaussure, des robes trotteurs, des *tea gowns*, des manteaux de voyage ou des vêtements d'automobile sont de celles que le plus téméraire des rédacteurs d'art fashionable n'oserait aborder en un chapitre restreint et sans développements possibles. Un découragement, mieux, un accablement, nous vient à regarder les innombrables documents graphiques accumulés devant nous sur la table, et qui sont relatifs aux



1908. — *La Dame au Perroquet*
par P. M. Dupuy (Phot. Vizzavona)



1908. — *Un Rendez-vous*
par V. Constantini (Phot. Vizzavona)

1910. — *Le Pesage à Longchamp*, par Rousseau-Decelle (Phot. Vizzavona)

modos de ces douze dernières années. — Tout cela danse une ronde affolante où les chevelures et les coiffures sont discordantes, où les fourreaux de tulles brodés sont empruntés à toutes les civilisations d'Orient, où les fourrures, les foulards, les crêpes, les mousselines, les guipures, les chine-tussors, les broderies, les dentelles sont appliqués à mille emplois divers; puis, ce sont les bijoux, les ornements et les parures, les ombrelles et les éventails, les réticules et les sacs-à-main : tout ce qui se porte, s'affiche une heure et est répudié le lendemain. Aucun cinéma ne parviendrait à faire défiler en des kilomètres de films les extraordinaires toilettes qu'imaginèrent nos couturiers, que confectionnèrent nos midinettes, que montrèrent un matin au Bois, une après-

midi au vernissage, un soir au théâtre, nos mondaines et nos demi-mondaines illustres. C'est inouï, indicible, inanalysable, déconcertant. Il faut d'urgence renoncer à semblable inventaire.

Nous sommes conduits à penser, en regardant ce vestiaire des modes qui, à peine mises au jour sont déjà réduites à l'état de souvenirs, que Marcel Prévost eut raison d'affirmer que la beauté, en ce début du xx^e siècle, a été définitivement vaincue par l'élégance :

« Quel Parisien, écrit Marcel Prévost, ose-

rait dire aujourd'hui à une femme : « Madame, vous êtes belle ! » — Si, par fortune, un tel propos lui est encore adressé, la dame l'interprète aussitôt comme un jugement d'ensemble sur sa toilette; la logique du langage moderne a transposé l'épithète au moment où changeait la notion : être belle de nos jours, veut dire être bien parée. Ce qu'on nommait jadis les « atours » se superpose désormais ou plutôt se substitue aux attraits de la personne.

« Un tel principe, une fois accepté, poursuit l'écrivain des *Lettres à Françoise*, la concurrence féminine ne pouvait pas ne pas s'exaspérer. Au temps des feuilles du bananier ou même des draperies antiques, les déshéritées de la grâce n'avaient guère d'espoir de jamais primer les plus belles. Il s'établissait naturellement une certaine aristocratie de beauté que tout le monde, bon gré mal gré, devait reconnaître. — Le système moderne est infiniment plus démocratique. Telle femme qui ne saurait aspirer à modifier son nez tortu ou ses yeux vairons peut raisonnablement tenter d'éclipser par son luxe de toilette le regard le plus idéal et le plus pur profil. Tout l'ajustement de la femme moderne tend à parer le mieux possible un être féminin moyen, assez plat de toute manière. Les exemplaires majestueux de l'époque clas-

1907. — *Miss Lily Elsie*, par Lavery (Phot. Vizzavona)1907. — *M^{me} Mégard*, par Anquetin (Phot. Vizzavona)

sique ou de la Renaissance n'y apparaîtraient pas à leur avantage. En revanche, le type jadis ironifié, *le manche à balai*, comme l'appelaient nos pères, y trouve son compte. »

Il y a beaucoup de vérité dans cette thèse de Prévost. Toutefois, les couturiers de notre époque ne travaillent pas exclusivement pour un type moyen, par la raison qu'ils font moins de *confection* que des toilettes individualisant certaines de leurs premières clientes, maigres, fausses maigres ou matrones. C'est même pour cette raison qu'on ne saurait dire s'il existe réellement une mode générale à l'heure actuelle. Tous les grands couturiers créent des modèles de modes nouvelles que leurs mannequins font joliment valoir, mais ces modèles inspirent les clientes difficiles qui ne manquent point de les personnaliser en ne les adoptant que pour les modifier et les faire tout à fait idoines à leur propre conformation physique. Il existe donc, en résumé, autant de modes diverses chaque saison qu'il y a de créations différentes dans les grandes maisons de couture. De plus, chaque élégante innove sa mode propre, affirme son chic individuel, affirme sa ligne, apporte ses



73 1910. — Portrait de M^{me} Blanche Dufrène
par Sieffert

où ils vécurent, les interprètes de la beauté et de l'élégance, les peintres de portraits, les satiristes mêmes du crayon, viennent certes au premier rang des facteurs importants qui constituent le *Mémorial des Modes*.

OCTAVE UZANNE.

Les illustrations de ce fascicule ont été empruntées pour la partie rétrospective, sauf indications contraires, aux albums du Cabinet des Estampes, et pour ce qui regarde les dix dernières années, aux collections de photographies prises aux Salons annuels par MM. Vizzavona et Moreau. Le Figaro Illustré doit également des remerciements à M. Pellet, éditeur de l'œuvre de Rops, qui a bien voulu autoriser la reproduction de deux planches du musée de Bruxelles, et à M. Geo Haviland, possesseur des deux Constantin Guys, que nous avons été heureux de reproduire pour la première fois.



74 1911. — Portrait de M^{me} D..., par J. Cayron
(Phot. Vizzavona)

L'Élégance au Théâtre

LE RÔLE DU COUTURIER. — COMMENT LE THÉÂTRE LANCE LA MODE
ÉMOTIONS DE "PREMIÈRES". — QUELQUES CRÉATIONS DE DRECOLL



Si notre théâtre n'est plus une école de morale, il reste une grande école de goût. Ses élégances ont sur le monde entier une influence incontestable, il nous impose tous les caprices de la mode susceptibles de

pour le choix des coloris et des styles, et chez Drecoll ces compositions atteignent au plus haut degré du raffinement. Aussi l'artiste qui lui a demandé quelque création sensationnelle, lui reste-t-elle fidèle, non seulement pour ses toilettes de théâtre, mais aussi pour celles de ville.

Songez au mérite de ces robes qui apparaissent sur la scène jolies et séduisantes à miracle, et qui resteraient pratiques pour la vie privée, sans y être jamais déplacées! Les combiner ainsi, du moindre reflet à la moindre garniture, du moindre pli au moindre ruban, en leur laissant tout leur « à-propos », c'est réaliser un tour de force. Et quelle perfection ne faut-il pas atteindre! La lumière crue de la rampe qui demande aux visages un maquillage savant, impose aux toilettes une grâce absolue, sans une faute de détail ou d'ensemble.

Le théâtre est donc la pierre d'achoppement du couturier; heureux qui peut la franchir sans la heurter! Il faut être vraiment d'une jolie force pour se tirer de cette épreuve. Or Drecoll

à quel point nos artistes ont raison de l'apprécier. Ici, c'est une petite « simplicité » en toile de soie marine ciblée de pois rouges en bande et ingénument drapée d'un court fichu. Là, l'imprécis d'un voile bleu transparent « corail » et relevé par une tunique rose aux broderies orientales.

Et sous ce grand manteau en liberty noir enrichi de Venise apparaît un liberty bleu ardoise à la tunique incrustée de cette même dentelle précieuse, délicatement voilée. Pour plus de légèreté encore, de longs pans de mousseline s'allongent en pointes et flottent par derrière.

Signalerez-vous aussi un tea-gown, exquis de forme et de tonalité douce, dont le mélange de tulle blanc brodé et de crêpe de Chine rose s'allie « à la japonaise » sous de hautes bandes de broderie?

En contraste, et de style très Directoire, la petite jaquette-habit de cette robe en liberty bleu-violacé. Son col de mousseline brodée, de tons anciens, est tout à fait remarquable.

coll ne séduirait-il pas les mondaines et les artistes?

Il sert ainsi toutes les élégances, car c'est du théâtre que la Mode est lancée. Lorsqu'une toilette y est admirée, on est certain



M^{lle} MARNAC, de l'Apollo
ROBE DU SOIR en drap d'or brodé de gros cabochons or et tube cristal, corsage de tulle rose brodé cristal et argent, gros poinçettia de velours noir. (Phot. FÉLIX)
Modèle DRECOLL

nous embellir. Car remarquez combien échouent à la scène les excentricités absurdes et les innovations peu spirituelles.

Le théâtre est donc pour le couturier la consécration recherchée. Nos artistes sont difficiles... les habiller est un brevet de chic, de talent, et de notoriété.

Une « première » apporte au maître es-modes une émotion analogue à celles de l'auteur et des premiers rôles. Le succès d'une pièce ne se ressent-il pas de la robe de l'étoile, et le succès de cette robe n'est-il pas d'une importance grave pour la maison qui la lance?

Drecoll connaît ces émotions. Il connaît surtout celles des succès; chacune de ses créations pour le théâtre fut remarquable et nous ne pouvons citer ici toutes les jolies artistes qui ont recours à son inspiration et au génie de ses parures.

Il sait la science difficile et rare de silhouetter les personnages qu'il habille selon les circonstances et les situations; il harmonise la toilette à l'état d'âme du rôle, se souvenant que « s'il est permis de rêver avec une robe bleu de ciel, il est défendu de pleurer avec une robe rose ».

Mais en tout cela, la beauté de la femme, son type particulier, ne sauraient être négligés; ce sont autant d'indications précieuses

ne compte plus ses victoires et tout éloge deviendrait superflu.

Et les louanges qui vont vers lui sont répétées si gentiment, avec de si gracieux sourires, que notre plume serait maladroite d'en dire davantage....

D'ailleurs, il suffit de passer dans les merveilleux salons où circulent les souples « mannequins » pour comprendre



ROBE DU SOIR. — Fourreau de satin blanc, brodé d'un galon de perles et tubes or, et légèrement ouvert de côté sur de la dentelle. Ce fourreau est presque entièrement recouvert de dentelle d'or rebrodée de gros cabochons et perles or, et de tubes de cristal, le côté droit du corsage est en dentelle d'or brodée, l'autre en dentelle malines blanches, roses roses et feuilles de velours noir au corsage. (Phot. FÉLIX)
Modèle DRECOLL



M^{lle} FRÉVALLES, de la Porte Saint-Martin
ROBE en crêpon de soie citron, corsage en mousseline de soie même ton brodé de ganses blanches, recouvert d'une bande croisée en tissu. Jupe relevée de côté sur une sous-jupe de mousseline de soie gansée de blanc et bordée d'un velours noir. (Phot. REUTLINGER)
Modèle DRECOLL

Près de l'habit Directoire, voici le « casaque » aux grands revers souples. Il passe sur une blouse de mousseline noire transparentée de broderie blanche et complète ainsi une toilette en cachemire de soie violet évêque.

De la fantaisie, du style, voire même de la somptuosité! Comment Dre-

de la voir demandée par des spectatrices averties: et la voici, de la scène, passée dans le monde. C'est la naissance de la Mode!

Pour être parrain d'une telle déesse, pour créer cette nouveauté que chacune attend, accueille, — même en la blâmant — il faut une science toute spéciale.

Par ses très nombreux succès sur nos grandes scènes, Drecoll a prouvé qu'il était le novateur des idées sensationnelles, et que toutes jolies créations portaient sa signature.

Et croyez-vous que telle ou telle pièce ne lui doit pas l'enthousiasme avec lequel on l'applaudit? Le talent est essentiel: talent de l'auteur et de l'artiste. Mais enveloppez ces vers délicats, cette prose admirable de médiocres chiffons, placez ces situations géniales dans un décor misérable, vous verrez comme tout se rapetissera du même coup!

Une artiste sûre de sa beauté ne jouet-elle pas mille fois mieux d'ailleurs que si sa robe lui déplaît? Demandez-le à nos étoiles... La toilette seyante et jolie éteint le trac comme la lumière chasse l'ombre.

Enfin, en partant du théâtre, la Mode garde toute sa liberté.

Rappelez-vous comment tombèrent les paniers : ils faisaient fureur, lorsqu'au commencement de l'année 1784, M^{me} Clairon imagina de paraître sur la scène en robe plate. M^{me} Clairon n'en voulant plus, les paniers tom-

fin du grand règne. D'ailleurs, la cour de Versailles donnait le ton à l'Europe entière.

C'était donc sur un seul type de beauté que se moulaient les élégances d'alors. Tantôt elles ne visaient qu'à embellir une blonde; tantôt leur ligne générale devait donner quelque majesté à une silhouette qui en manquait; parfois elles ne convenaient qu'aux femmes d'un certain enbompment et de haute stature. Le caprice ou la plastique d'une seule devenait la loi universelle. C'était pitoyable et injuste.

Nos rois du chiffon, maintenant, n'ont pas de parti pris; il modèlent la mode selon la femme et ce qu'ils lancent au théâtre, habilement interprété, peut répondre à toutes les élégances et satisfaire tous les rêves.

La maison Drecolle le sait mieux que personne, elle dont les créations, après avoir attiré l'admiration des artistes, soulève encore l'enthousiasme de tous ceux qui aiment la beauté et l'harmonie pour elles-mêmes.

Elle devine aussi à miracle l'idée de l'auteur, l'âme du personnage, et en donne, dans la toilette, toute la vision.

C'est en quelque sorte, je me plais à le redire, matérialiser par le joli réalisme du chiffon, l'idéal du poète ou du tragédien.

Nul en effet, dans le théâtre classique, n'aurait l'idée d'habiller Phèdre d'une pimpante robe de jeune fille ou de surcharger de garnitures les bras d'Electre.

Eh bien, dans le théâtre moderne, la psychologie des âmes de plus en plus compliquée, la diversité des caractères, les raffinements apportés dans l'étude des cœurs et de mœurs, ont rendu très difficile « l'art d'habiller les artistes ».

Le couturier, autant que l'acteur, doit connaître la pièce, s'imprégner de son esprit en fouiller le thème, deviner le but parfois caché de l'auteur, se rendre compte du dialogue et du mouvement...

Alors seulement il peut prendre son crayon, imaginer ses silhouettes, grouper ses tissus, combiner ses ornements.

Et croyez-vous que ce soit tout ? Ne faut-il pas, après avoir songé à « habiller la pièce », penser à embellir l'artiste, lui faire une toilette seyante selon sa taille, sa physionomie, sa carnation ? Autre sujet de recherches et de méditations.

Supposons un instant qu'un rôle de jeune fille aux rêves d'idéal, à la pensée poétique, ait été confié à une artiste d'un talent remarquable, c'est entendu, mais à qui la nature généreuse l'aurait accordé des grâces trop... avantageuses !

La première préoccupation du couturier aura été de traduire le rôle éthéré par des robes de nuances délicates et des draperies nuageuses.

Mais la seconde préoccupation ! Elle sera terrible, car il s'agira, avec ces toilettes simples et claires d'estomper habilement des lignes trop accusées, et de donner à cette silhouette de femme une allure d'ingénue.

Comprend-on maintenant pourquoi le couturier qui habille pour la scène doit être tout à la fois artiste... et philosophe.

LAURENCE DE LAPRADE.



ROBE D'APRÈS-MIDI en mousseline bleue marine avec haute bande de météore même ton, recouverte jusqu'à mi-hauteur de linon écri brodé et bordé de guipure, voilé en partie par une tunique de mousseline de soie bleue. Modèle DRECOLLE (Phot. FÉLIX)

bèrent. Elle avait fait acte d'indépendance.

Jadis cependant, la Mode était très nettement caractérisée : il fallait, bon gré, mal gré, se soumettre à ses exigences, car elle était générale. Aujourd'hui, il n'y a plus de mode au sens absolu du mot; personne n'est ridicule en s'habillant à sa fantaisie, à la condition de ne point risquer d'excentricités criardes et de ne point choquer le bon goût. En tout cela, d'ailleurs, le talent très fin d'un des maîtres de la couture sera le meilleur guide.

Regardez, en effet, autour de vous : tous les styles sont effleurés par nos modes, toutes les formes, toutes les nuances sont admises. Nos robes sont étroites, plus étroites que jamais, mais on a vu aux courses la jupe cloche; nos chapeaux sont grands, mais il y en a de tous petits. Nous en revoyons même un que le théâtre illustra : le Niniche.

Drecolle nous dira aussi qu'il n'y a rien d'absolu dans ses créations : il les combine suivant la femme à laquelle elles sont destinées comme il organise les toilettes d'une pièce selon le genre, les situations, le caractère de cette pièce. — Quand le théâtre n'avait pas les raffinements et les ressources de notre temps, où la Mode prenait-elle ses modèles ? Aux grandes favorites.

Aussi, sous Louis XIV peut-on la diviser en trois périodes correspondant aux règnes de M^{me} de Montespan, de M^{me} de Fontanges et de M^{me} de Maintenon.

Sous la première, c'est un cachet de somptueuse élégance; sous la seconde, une grâce particulière, mignarde et coquette; sous la troisième, une austérité qui répondait à la tristesse des années sombres de la

Les Heures de la Parisienne

UNE CONVERSATION AVEC M^{me} HAVET, DIRECTRICE DE LA MAISON AGNÈS. DU "SAUT DU LIT" A LA ROBE DE SOIRÉE. — HEURES D'ÉLÉGANCES ET D'INTIMITÉ. — LE CADRAN DE LA MODE.

L'intelligence et le bon sens suffisent pour organiser une vie. Mais pour y ajouter cette élégance et ce raffinement qui en font le charme il faut faire tout à la fois œuvre de goût et d'esprit.

De l'emploi de notre temps, de nos journées dépend souvent notre bonheur et celui de notre entourage; l'ordre qui règne dans une existence lui apporte le calme et la paix, des heures bien remplies sont une source de santé et de joie...

Que voilà donc de sages paroles dignes de commencer une austère homélie, un éloquent sermon !

Cependant, si je les écris avec conviction en sortant de la maison Agnès, c'est que je viens d'y être éclairée sur le mystère de la véritable élégance et de la jeunesse d'allure de la Parisienne.

Et quelle simplicité dans ce secret ! Mais voilà, il fallait y songer...

Or, il ne suffit pas, pour être élégante, d'aller chez le couturier chic, de lui demander une foule de toilettes ravissantes, il faut surtout les porter au moment opportun. Avoir l'esprit d'à-propos en coquetterie, tout est là.

Le grand faiseur, la femme artiste qui nous habillent ont un nombre infini de modèles à nous proposer et en créent chaque jour de nouveaux. Mais combien nous en offriront-ils s'ils veulent que nous soyons « chic » selon les circonstances, s'ils connaissent assez le cours de notre vie ? Ils penseront tout simplement à nous parer selon les heures, et il n'est pas de question plus délicate, plus discutée, plus difficile à résoudre.

Le génie subtil de la femme semble indispensable en pareil cas : lui seul renferme le tact et la finesse qui peuvent diriger nos indécisions et guider notre inexpérience.

Une conversation à ce sujet avec M^{me} Havet, la spirituelle directrice de la Maison Agnès, devenait donc une bonne fortune : son infinie bonne grâce devait chasser toutes mes perplexités.

Sa réponse ne fut pas tant un long discours qu'un geste aimable qui fit défiler devant mes yeux charmés la journée d'une Parisienne, en plusieurs toilettes inédites... Il est des gestes aussi magiques que la baguette d'un bon génie.

L'admirable horloge ! Et comme toutes les heures s'y succèdent délicieusement modernes et jolies, graves ou amusantes !

Celèbre déshabillé "ivoire" si simple, léger et douillet, c'est Madame au saut du lit ; ses pieds nus ont glissé dans les mules de satin, et ainsi, charmante fée du logis, elle préside aux événements — grands et petits — de son royaume si compliqué.

Transformée, en une tenue simple, correcte, par le tail-

leur de serge, veste courte, jupe droite et col d'ottoman blanc, elle va au Bois ou faire un footing matinal à travers les grands magasins. Remarquons ce petit col, note claire et jolie, bien féminine, qui enlève au costume "genre anglais" toute austérité et le parisianise à souhait.

Pour aller, dès après déjeuner, voir ses meilleures amies, Madame est très sémi-lante en une petite robe de foulard, si vous voulez ; marine, de tissu uni jusqu'aux hanches, la jupe se garnit sur le côté d'un laçage en passementerie retenu par des boutons de satin. Le haut de la robe, tel une armure, est en foulard bleu aux bizarres dessins blancs. Un rien de satin vert se mélange aux dentelles qui retombent mollement sur le devant du corsage.

Revenue chez elle à l'heure du thé, la Parisienne passe l'exquis tea-gown dont voici la fine silhouette : sur un fourreau rose, une tunique d'un rose plus pâle s'enrichit de Malines rebrodée d'or. Un coin de liberty bleu Nattier près de l'encolure, un pan de même ton sur le côté : c'est tout et c'est une trouvaille.

Et le soir, c'est le triomphe d'atours parfois somptueux, parfois scintillants; transparents, qui semblent faits de gemmes, de pierreries, de lueurs : toilettes de théâtre, de bal, de diners, dont nous enfermons la fragilité sous des vêtements plus précieux encore.

C'est l'heure d'évoquer ces créations que M^{me} Havet signa, fourreau de satin bleu brodé d'argent, à la tunique délicatement



M^{me} MISTINGUETT, des Variétés
ROBE en taffetas vieux bleu. Volants découpés bordés velours vieux bleu ton sur ton. Ceinture de même velours. Fichu en dentelle bretonne. Guimpe tulle.
Signée AGNÈS (Phot. FÉLIX)

frangée retenue par une ceinture de velours rouge sombre ; fourreau de dentelle blanche voilé de tulle noir, et transparenté de ruban rose s'enroulant autour du buste de la plus artistique façon ; manteau de brocart tout

Après minuit, la Parisienne s'attarde encore au dernier roman.

Elle se glisse alors dans une délicieuse robe d'intérieur, qui autorise une pointe d'originalité, je dirai même d'excentricité, qu'on évite si soigneusement pour les robes de sortie.

Elle libère le corps de toute contrainte, de toute compression, mais garde une allure de grande élégance.

Comment la choisirez-vous ? Comme il vous passera par la tête : tunique grecque en crépon de soie tendre ornementée d'argent, robe à la juive en riche brocard avec les grandes manches fendues ; robe japonaise aux fleurs et aux chimères étrangement fantastiques ; veste de toréador chamarrée sur princesse de crêpe de Chine ; satin Pompadour avec pli Watteau...

Avez-vous une physionomie gracieuse plutôt que jolie ?

Prenez quelque chose de vaporeux, de léger, de « flou ». Possédez-vous un type noble ?

Prenez une robe aux belles lignes, simples, ondoyantes.

Avez-vous un visage caractéristique ? Choisissez des tons vifs, tranchés.

Un type artiste, personnel ? Une toilette originale.

En somme, la robe d'intérieur, celle de nos heures les plus douces, les plus vraies, où nous nous retrouvons nous-mêmes, dans le « home » luxueux, est un prétexte à fantaisies sans nombre. C'est pourquoi toutes les femmes l'ont vite adoptée.

la vie de la Grâce, de la Beauté, des sourires : tout ce qui la fait meilleure et plus douce à vivre !

En dehors des heures ordinaires de cette journée qui revient régulièrement avec nos bonheurs calmes et nos petits soucis, il est ce que j'appellerai les heures de circonstances : celles des lourdes épreuves où le deuil jette sur nos épaules le voile de regrets qui ne sont pas toujours éternels ; celles des grandessolennités joyeuses qui nous veulent plus belles qu'à l'ordinaire, plus pimpantes et joliment parées ; celles des réceptions officielles qui réclament toutes les somptuosités de l'étiquette et un éclat sans limite.

Ces heures reviennent parfois rarement dans notre vie. Elles sonnent, surtout les tristes, brusquement, au moment où nous n'y pensons pas, et nous laissent souvent fort embarrassées, car quelle que soit notre joie ou notre peine il faut paraître habillées selon les convenances, la tradition et la mode.

C'est alors que M^{me} Havet nous est secourable. Elle sait en quelques minutes juger la situation et indiquer en phrases précises ce qui nous convient.

Nous sortons alors des salons de la maison Agnès, tranquillisées et certaines désormais que nous ne commettrons aucune erreur protocolaire.

Nos élégances seront ainsi dosées, si j'ose m'exprimer ainsi, car on ne revêt pas indifféremment telle parure, qu'il

tances de la vie où il n'existe pas de véritable coquetterie sans tact et sans doigté.

Pour les déplacements par exemple, on ne choisit pas les mêmes robes, qu'on aille à Trouville ou à X-sur-Mer ; la montagne, la



MANTEAU de gaze aux impressions pompadour sur fond lamé d'or.
Grand col de plumes d'autruche blanche.
Signé AGNÈS (Phot. FÉLIX)



ROBE de foulard bleu à broderie imprimée.
Tunique de dentelle renaissance.
Signée AGNÈS (Phot. FÉLIX)

allégé de plumes... Comme la maison Agnès sait nous comprendre, comme elle nous garde fidèles, en nous charmant !

Minuit ! Heure lugubre au village où l'on évoque les blancs fantômes destinés à épouvanter les gens qui ne dorment pas.

Heure délicieuse à Paris pendant l'été, où les noctambules commencent seulement à respirer et à vivre.

Les théâtres se vident de leurs spectateurs diversement impressionnés par ce qu'ils ont vu et entendu. La foule qui s'échappe de la Comédie-Française est calme ; mais les billets de faveur critiquent haut et fort ; l'Opéra déverse sur son majestueux escalier le flot étincelant d'une foule élégante. Ici et là, la Parisienne triomphe en ces manteaux du soir tous faits de fragilités et d'harmonieux coloris que M^{me} Havet semble combiner avec une délicatesse particulière !

Les boulevards sont tumultueux comme des écluses. Mais le bouillonnement humain va bientôt diminuer d'intensité, puis cesser tout-à-fait sur les points éloignés du centre.

Dans les cafés où l'on soupe, les vêtements de soie et de fourrure rejetés en arrière laissent admirer les épaules encadrées du seyant décolleté, les bijoux rares, les bras demi-voilés de mousseline ou de dentelle.

Car c'est encore un doigté particulier qui nous fait échancrer plus ou moins nos corsages, selon l'heure et les circonstances.

Le coup de ciseau de la Maison Agnès ne se trompe jamais, lui ! Il sait être hardi... à l'occasion, quand l'importance de la toilette et de la beauté des lignes le lui permettent ; il sait se faire timide pour les réunions sans cérémonie...

Et pour la choisir sans erreur, laissez agir M^{me} Havet : elle vous fera un pur chef-d'œuvre !...

Mais le doux, le bienfaisant sommeil clôt les paupières de la Parisienne. Elle rêve en souriant, elle rêve « chiffons » et voit défiler en ses songes dorés les exquis modèles qu'elle n'a pu voir sans les désirer...

La journée est finie. Toutes les heures d'élégance ont sonné au cadran de la mode répendant sur



TAILLEUR de moire blanche et liberty noir orné de velours noir.
Guimpe de broderie anglaise.
Signé AGNÈS (Phot. FÉLIX)

s'agissait d'aller à une soirée de la Duchesse *** à une réception chez le Consul de quelque République d'une île perdue d'Océanie, à une première communion, à un mariage.

C'est tout un code à étudier, à connaître.

Comme les élégantes ont autre chose à faire elles en laissent le soin comme l'application à la maison Agnès et en sont ravies.

Ce qui est vrai pour les heures du jour se confirme ainsi dans diverses circonstances

de château exigent, de leur côté, d'autres combinaisons.

Sur telle plage, une élégance raffinée est de rigueur et pour le Casino, il faut des robes du soir d'un chic tout enlevé ; on doit changer de tenue plusieurs fois par jour... Il faut s'exhiber ou disparaître.

Sur la petite plage voisine, une femme qui n'aurait pas le soir la même robe que l'après-midi serait taxée de folle, tout simplement.

En cette station thermale, des Alpes ou des Pyrénées, on peut oser toutes les hardiesses de la mode et garder tous les respects.

Plus loin, vous ne pouvez plus réclamer votre verre d'eau tiède ou commander votre douche sans entendre des murmures si vous avez seulement risqué la création de la veille.

Comment sortir de là ? En confiant toute incertitude à M^{me} Havet.

Pour vos heures campagnardes, elle vous procurera aussi de délicieuses simplicités qui vous aideront à apprécier la tranquillité et l'air pur des champs.

Pour le château, elle aura des idées originales et vous vêtira de pittoresque et aimable façon ; pour le manoir, elle s'ingéniera à vous donner l'allure de ces gentes dames de jadis qui manient le fuseau ; pour la vie aux champs, elle saura rénover les souvenirs de Trianon et vous donner des robes pratiques.

Ainsi, où que vous soyez, Mesdames, que les heures vêtues par la maison Agnès vous soient légères, gaies et heureuses !... TIC-TAC.

L'Élégance des Etrangères

LE RÊVE DE TOUTES LES FEMMES... QUI NE SONT PAS DE PARIS. — COMMENT IL SE RÉALISE QUOTIDIENNEMENT. — LES CRÉATIONS DE LA MAISON ROIZOT SŒURS

Acquérir le chic et l'élégance de la Parisienne est le rêve de toute femme d'Europe et du Nouveau-Monde. Chaque saison voit nos salons de la grande couture et des modes animés par une foule de jolies et

N'ont-elles pas songé au repos des languoureuses et brunes créoles en créant ce tea-gown de mousseline rose pâle tombant en draperies légères tout incrustée des « point de rose ». La ceinture enlace le buste, en transparence, et se noue de côté par un flot de ruban, pendant que le fond de la robe, en mousseline paille voilée de tulle brodé, s'aperçoit sous les mouvements gracieux de la tunique.

Ces légèretés, ces harmonies de nuances, ces transparences graduées n'appellent-elles point les floraisons merveilleuses des pays du soleil, ou le cadre féérique de quelque Palazzo somptueux !

A l'heure du thé, à la cinquième avenue, ne voit-on pas une de nos plus séduisantes milliardaires recevoir tous les rois de l'industrie universelle en une mousseline bleu pâle, très pâle, que Mmes Roizot ont eu l'adorable idée de jeter sur une mousseline orchidée ? Un ruban des deux tons, si dissemblables et si harmonieux pourtant, une chute de longs pans de dentelle, un grand col de Venise allurent cette élégante simplicité toute combinée pour une grâce blonde...

Aux Anglaises correctes, d'humeur plutôt voyageuse, de petits « tailleurs » infiniment pratiques sont dédiés, — mais ils portent tous le cachet du « Made at Paris ».

J'en remarquai un de ton Parme fileté noir. Un joli mouvement à la jupe dessinait un tablier, des boutons d'émail ancien animaient la sobriété de l'ensemble tandis que cols, revers et parements faisaient une opposition des deux tons pour former garniture, avec un fond noir fileté Parme.

Un modèle plus léger de robe d'après-midi est un mélange heureux de foulard uni et de foulard pékiné bleu et blanc : jupe pékinée à large bordure unie ; petit casaquin drapé et légèrement blousé, en foulard uni, formant habit par derrière, et s'ouvrant, devant, en larges revers pékinés sur une guimpe de dentelle.

Les élégantes de la grande nation amie, artistes célèbres ou femmes du grand monde, aiment le talent de Mmes Roizot qui savent si bien juger d'un coup d'œil ce qui sied à chaque genre de beauté. M^{me} Napierkowska, aussi parisienne que russe, d'ailleurs, leur demande ses toilettes les plus sensationnelles et les plus simples, et pour une princesse de la Cour nous avons vu ébaucher une robe de tulle blanc aux splendides broderies. Le corsage se barrait, en transparence, de ruban « vert pousse » et se drapait de dentelle voilée. Un Venise admirable dessinait un mouvement de tunique frangée de légers grelots. Imagine-t-on à la fois, ce flou et cette magnificence ?

En des pays plus lointains encore, nos modes ont implanté le goût français, et ne fut-ce que pour cela ne médions pas de nos chiffons ! Ils nous ont conquis les sourires des femmes au delà de l'Atlantique et ces sourires sont des plus charmeurs.

Remarquez les Argentines, les élégantes de Buenos-Ayres devant les créations de Roizot sœurs ! Elles ont vu la beauté de M^{me} Robinne parée par elles, et se passionnent pour de tels atours.

Choisiront-elles ce liberty vert myrte au corsage légèrement blousé sous une attache de minuscules boutons ? Une chute d'Alen-

çon, de petits revers de Venise sur la discrétion de la gorgerette de tulle, les séduisent infiniment.

Je craindrais de commettre une indiscretion grave en parlant des toilettes princières dont Mmes Roizot sont chargées à l'occasion du couronnement du roi d'Angleterre. Ceci est encore si inédit, si protocolaire que je ne puis céder à la tentation de les décrire. Cependant, pour une des fêtes de la « Season » de Londres, j'ai vu se préparer un admirable liberty bleu rebrodé de platine et d'argent. La tunique en mousseline grise se soulignait d'une haute ceinture de velours gris, et le corsage se voilait d'une riche dentelle rebrodée : ensemble infiniment doux, harmonieux, et d'une rare joliesse.

Mmes Roizot s'inspirent encore, à miracle, des arts orientaux. Ne firent-elles pas composer dans ce style, une bande imprimée aux couleurs vives, destinée à garnir un foulard à pois blancs. Cette bande originale dessine la ceinture à taille courte et descend de côté jusqu'au bas de la jupe. Le drapé du corsage enserre les épaules, dégagées par une guimpe de mousseline bleue et de mousseline verte.

Est-il rien de plus gai, de plus frais, de plus amusant ? Tout le soleil du Midi emprisonné dans l'élégance parisienne... Toute la grâce de la Parisienne alliée aux beautés captivantes de ses sœurs étrangères !...

Ajouterai-je encore une charmante blanche recouverte d'un tulle spécial, aérien, brodé de perles de cristal timidement nuancées qui composait une idéale parure de jeune fiancée pour sa soirée de contrat. Je vous assure que c'était un « rien » de grâce exquise et cette toilette légère, claire, scintillante, faisait penser à la parure de ces fées que protègent les fleurs au printemps... et que nous n'avons jamais vues que dans nos songes d'enfants.

J'ai remarqué cette robe, car les jeunes filles semblent à tort faciles à habiller pour le bal. On s'imagine que leur sveltesse, leur fraîcheur, constituent des appoints suffisants pour rendre toute robe seyante.

C'est une erreur : il y a à considérer chez elles — tout comme chez les jeunes femmes, — l'éclat du teint, sa nuance, les difficultés du décolleté : la gracilité des épaules naissantes, les formes indécises, petits inconvénients de la prime jeunesse.

Certaines jeunes filles de pays étrangers ne suscitent point cette dernière difficulté : leur croissance est plutôt précoce, et Mmes Roizot, qui en habillent beaucoup, savent bien que le point délicat est de conserver, au contraire, une grâce juvénile à ces statures superbes, en plein épanouissement.

Le petit fichu, symbole de candeur, de modestie, est toujours très apprécié. Mmes Roizot ont pour le draper et le placer un chic tout particulier qui modernise fort joliment cet atour si cher au xviii^e siècle.

Rappelons un détail de pure esthétique : les robes, si elles ne sont décolletées, laissent deviner sous le tulle ou toute autre transparence le dessin des épaules que ne doit emprisonner aucune bretelle, aucun ruban. Du reste, le corsage si court, si menu, est la partie intéressante de la robe, où se réfugient parfois toute sa grâce et tout son luxe.

Pour les corsages du matin, Mmes Roizot

ont de délicats arrangements d'encolure permettant de supprimer les guimpes ; de petits empiècements brodés, ourlés par un col de lingerie rabattu, noué d'une cravate amusante, ont séduit les Parisiennes au goût simple et aristocratique qui leur confient si volontiers le soin de leurs élégances.

Des broderies japonaises, bulgares, incrustations de couleurs vives et franches constituant de gentilles parures ont été emportées, enlevées par toutes les étrangères pressées d'aller vers quelque ville d'eaux ou quelque plage méditerranéenne. Car la Riviera est aussi bien portée en été qu'en hiver.

Mais n'est-ce pas là que doivent triompher plus qu'ailleurs ces légères toilettes de dentelle qui ne pèsent pas plus qu'une



ROBE DU SOIR

Tulle prune sur fond mousseline de soie rose
Corsage tulle, épaulettes perlées tombant sur la manche
Grand tablier perlé, devant et dos en perles vieux tons avec franges assorties.

Modèle de ROIZOT SŒURS, 5, rue de l'Echelle

charmantes étrangères venant demander à Paris le complément de leur beauté.

Ne croyons pas qu'il suffise alors de leur offrir ces modèles que nos « mannequins » à l'allure souple et lente promènent dans les somptueux salons avec tant de succès !

Ce qui convient à la gracilité de certaines silhouettes ne saurait toujours flatter des types d'une originalité et d'un charme très différents. Les habitudes varient avec la température de chaque pays et les vêtements doivent se plier à ces multiples exigences.

Ces infinies délicatesses ont été spécialement étudiées par Mmes Roizot sœurs qui, entraînées par leur clientèle parisienne à satisfaire tous les caprices, à réussir toutes les harmonies, savent habiller les plus jolies Américaines et les Anglaises les plus aristocratiques avec un doigté des plus subtils.



ROBE DU SOIR

Faite pour M^{me} BERTHE BOVY, de la Comédie-Française, pour les Marionnettes.

Tulle crème perlé cristal et ivoire et fond satin rose
Corsage très décolleté perlé, volant dentelle Alençon

Jupe tulle crème, large entredeux perlé dans le bas

Petite traine fermée par volant dentelle superposée séparée par guirlande de roses de satin vieux rose.

Modèle de ROIZOT SŒURS, 5, rue de l'Echelle

chemise de batiste ? Et ces schantungs qu'on obtient maintenant dans les nuances les plus en faveur, ces tussors pâles que Mmes Roizot sœurs emploient de la plus originale façon !

Dans leurs salons discrets et "comme il faut" je vis encore le boléro : décidément il rentre en scène avec un brillant succès.

Même très court, il remplace la veste dans les "tailleurs" à taille empire ; il accompagne les robes à guimpe d'une seule pièce.

Et quels délicieux foulards ! Certain blanc et groseille ; un autre incrusté de chantilly était destiné à M^{me} O..., deux charmantes Irlandaises au teint éblouissant.

Les blouses chères aux Anglaises ont trouvé chez Mmes Roizot l'imagination vive qui combine et les doigts habiles qui exécutent. Elles sont d'un fini recherché, d'une joliesse admirable. Le plus souvent, elles sont en tulle ou mousseline de soie assorties à la nuance du costume.

Puis en linon, en crépon, en voile de soie, en blanc ou avec impressions inédites, de pois, rayures ou dessins.

Leur luxe est dans la valeur des garnitures et le travail de fées qui en fait de véritables petits chefs-d'œuvre.

La blouse est difficile à sortir du déjà vu et de l'ordinaire ; on a tant abusé de son côté pratique et agréable ! Voilà pourquoi j'ai voulu signaler ce tour de main particulier et le goût charmant de Mmes Roizot qui ont su placer leurs créations au-dessus du banal.

Et voilà comment les étrangères qui nous arrivent du Midi et du Nord, de l'Est ou d'Outre-mer, hirondelles curieuses et friandes de coquetteries, toutes les grandes mondaines d'Europe et les jolies femmes du Nouveau-Monde vont demander à leurs créatrices de prédilection ce qu'elles envient par-dessus tout : le chic de la Parisienne !

Artistes en vérité, car pour obtenir une telle symphonie de tons, il faut savoir marier les teintes et les coloris, profiter du moindre mouvement de l'étoffe, des jeux de lumière et d'ombre...

Il faut, avec une habileté sans pareille, grouper des tissus en pièces, draper les plis sur le mannequin, juger les couleurs dans une ambiance de clarté qui soit à peu près celle où l'on doit porter la robe.

Ainsi toute préoccupation nous est épargnée, les modèles étant mis au point avec un soin jaloux et une science extrême : ici, la teinte du transparent est modifiée ; là, celle de la tunique est estompée par une broderie légère ; parfois le tissage même des étoffes est remanié, jusqu'à ce que la nuance rêvée soit atteinte.

Et ce goût est d'autant plus précieux avec cette mode du "voilage" qui colore si artificiellement nos robes ; voilages de mousseline de soie, d'étamine ou de tulle de tons foncés qui assombrissent l'ensemble et le rendent facile à porter le jour, voilages de même ton que le "fourreau" de liberty ou de soie souple qu'ils recouvrent et dont ils atténuent les reflets trop brillants ; voilages de nuances toutes différentes des "dessous" grâce auxquels on peut créer des compositions d'une délicatesse extrême.

Mais malgré l'étroitesse des jupes — qui frise l'excès — voici qu'un « rien » d'ampleur tend à se glisser dans le bas de certains modèles. Il est certain que nous n'avons plus du tout l'impression d'être entravées et cela n'est pas plus laid, avouons-le.

Pauvre entravée ! elle a mérité les malédictions de la Cour d'Angleterre et le Roi et la Reine l'ont définitivement condamnée à l'occasion des fêtes du Couronnement. Les nobles Ladies ont dû s'incliner et proscrire à leur tour une mode bannie des palais. Elles y gagneront, certes, la sécurité dans l'aisance de leurs mouvements. Les trois révérences officielles, devant la Reine, prescrites par l'étiquette de la Cour, ne peuvent

s'exécuter que dans l'ampleur des longs manteaux d'apparat.

Ces manteaux, autrefois lourdement brodés d'or sur fond de velours, ont emprunté aujourd'hui, à la légèreté, au flou de notre mode, les plus ravissants effets.

Venise incrusté de pierreries, mousselines drapées, toiles d'argent voilées de tuniques de « blonde » d'argent, tulles brodés de fleurs et de perles, mélanges exquis de fragilité et de luxe, l'une adoucissant l'autre et le faisant un peu oublier...

Et s'il m'était possible d'ajouter un mot encore, je voudrais le consacrer aux trousseaux. Mmes Roizot s'ingénient à leur apporter les multiples raffinements de leur délicatesse. Avec quel soin elles les composent, avec quelle jolie élégance elle les exécutent !

Ce sont les batistes les plus légères, les linons de fil les plus fins qui s'amoncellent dans ce rayon spécial de notre coquetterie très intime. Sur ces blancheurs, les broderies fleurissent en guirlandes enserrées ; elles se tordent en spirales, elles se découpent en festons gracieux. Les dentelles s'incrustent en entre-deux, en motifs, que le Venise alourdit, et que la Valenciennes allège tour à tour...

Parfois de simples plis coupés par des œillets brodés dans lesquels passe un ruban, suffisent à orner un tissu dont la merveilleuse ténuité fait tout le prix, et ces modèles, charmants dans leur simplicité rare, ne sont pas les moins appréciés.

La femme vraiment chic, en effet, se détache de plus en plus des garnitures compliquées, surchargées, dont la lingerie vulgaire s'est trop emparée.

Ses combinaisons, ses chemises, ses pantalons, pardon ! ses « inexpressibles » renferment toute leur élégance dans la beauté des batistes et des linons de pur fil, dans la valeur d'une légère broderie à la main, d'une dentelle vraie...

Comme mouchoirs elle revient aux très fines broderies sur linon avec une étroite Valenciennes. Ces mouchoirs sont petits. Ou bien on les festonne à longues dents points de roses...

Et cette discussion dans le choix, cette sûreté dans le goût est la marge qui sépare la femme distinguée de celle qui ne l'est pas.

Que de délicieux trousseaux se sont ainsi envolés de la Maison Roizot !

Trousseaux d'étrangères, trousseaux de Parisiennes... Mais y a-t-il vraiment des étrangères ?... La femme est surtout Parisienne par l'élégance, qu'elle soit née à Paris ou ailleurs...

Roizot sœurs excellent encore dans ces menus bibelots, dans ces riens fragiles que nous nous sommes peu à peu accoutumées à réunir à profusion ; guimpes, tours de cou ou collerettes ; ceintures et nœuds ; broderies et paillettes que nous mêlons volontiers à nos coiffures...

Car chacune de nous sacrifie, dans la mesure de ses ressources à ce besoin inné d'associer l'agréable à l'utile, d'ajouter au confort le plaisir des yeux, et un peu — ou beaucoup — de superflu à la nécessité.

Depuis les habitantes des cavernes jusqu'aux élégantes modernes, toutes les femmes ont marqué le même goût pour la parure et l'ornement, d'autant plus répandus dans toutes les classes de la société que la civilisation de celle-ci est plus avancée.

Utiles ou inutiles, ces bibelots et ces accessoires de la toilette sont des objets familiers dont nous nous servons et dont nous aimons à nous entourer, ils deviennent un plaisir, un charme dans la vie et cette raison seule suffit à en justifier la présence.

TIC-TAC.

La Beauté dans la Mode

UNE DÉFINITION DE LA BEAUTÉ. — CE QU'EN PENSENT JENNY ET C^{ie}
LA LIGNE. — LA SIMPLICITÉ. — A CHAQUE BEAUTÉ SA ROBE

Qu'est-ce que la Beauté ? Les définitions en sont aussi variées que les sensations qu'elle procure. Celle de l'homme consiste dans l'expression de l'intelligence, de la force, de l'audace, de la supériorité ; la beauté de la femme, au contraire, est plus intéressante quand il s'y joint une image de sa faiblesse, cette « grâce plus belle encore que la beauté ».

Nous trouvons la beauté dans le luxe et la magnificence des autres créatures : le quadrupède qui rugit et bondit dans les campagnes, l'oiseau brillant qui charme les forêts de ses hymnes d'amour, le reptile cuirassé d'écaillés, le poisson, l'insecte dans toutes leurs parures, le papillon qui vole au-dessus des fleurs, mille plantes embaumées développant sous les rayons ardents du soleil des corolles éblouissantes de couleurs variées...

La beauté est partout dans la nature : ne la retrouvons-nous pas également dans l'élégance de la femme ? On pourrait en douter, car quelle

que soit la mode, elle est souvent critiquée et nous renions volontiers les ornements que nous portions l'année précédente. Faut-il en conclure qu'ils sont laids, et que la nouveauté seule est belle ? Les Leibniziens déclarent bien que le beau est ce qui plaît et le laid ce qui déplaît... C'est paradoxal ; il y a des gens qui ont mauvais goût et d'autres qui portent en eux le sens de l'esthétique.

Mais ce qui fait parfois la faiblesse de nos modes et le blâme qu'elles méritent, c'est leur impertinence audacieuse et leur interprétation maladroite. Voilà les vrais ennemis de la Beauté, qu'Aristote définissait en quelques mots : une réunion des idées de grandeur, d'ordre, d'unité, de proportions. Rencontrons-nous ces qualités dans nos diverses parures ?

Remarquez que l'inspiration d'un artiste créant une mode les combine généralement avec une grande habileté. Hélas ! viennent après lui des vandales qui modifient, sacagent et déforment son rêve !

Je n'en donnerai ici pour exemple que

l'admirable création renouée des Grecs, la robe droite aux draperies souples, à la ligne pure. Est-il rien de plus gracieux, si ce n'est le corps parfait de la femme, auquel cet enveloppement était destiné. Qu'a-t-on fait de cette robe souple ? Un fourreau de parapluie.

Les plis gracieux ? Ils furent liés, étriés, La « ligne », se déroulant jusqu'à terre, fut profanée par l'entrave...

Heureusement quelques esprits clairs, voyants, intelligences avisées et artistes de goût, sauvent la Beauté compromise et se refusent à suivre de pareilles tendances. Chez eux la distinction a trouvé un refuge, toute excentricité est bannie et la ligne reste pure et jolie.

Il faut s'en réjouir et se retremper dans les visions d'art qu'ils créent pour nous.

Chez M^{me} Jenny, je songeais à tout cela en regardant évoluer les gracieux « Mannequins » : simple robe de tussor, ton naturel, souligné d'une pointe de satin noir ou somptueux manteau de crêpe de Chine

vert imprimé et lamé d'or, qu'un col souple en dentelle d'or enrichit encore.

Je retrouvais ici cette élégance qui est le résultat d'un art et qui ajoute tant de charme à la grâce de la femme, grâce qui est plutôt un don de la Nature. Et pourtant, on ne peut avoir beaucoup d'élégance sans grâce, ni beaucoup de grâce sans élégance : les deux semblent donc indissolublement liées. Mais s'il y a plus de naturel dans la grâce, il y a une science indiscutable dans l'élégance. Et certaine robe du soir m'en donna la preuve : Jenny la compose tout en liberty noir dont le drapé savant formait traîne. De côté, sur la jupe, un grand panneau de dentelle d'or étalait ses larges motifs ; du côté opposé, sur le corsage, un grand col de dentelle tombait en une pointe de revers allongée d'un gland d'or.

Toute l'originalité de nos robes est dans ces détails. Mendelsohn n'a-t-il pas défini la beauté, l'unité d'un tout formé de parties variées, ou l'unité dans la variété ?

M^{me} Jenny a mis en action cette pensée. Ses robes forment un tout d'harmonie. Nous ne

M^{me} LAVERGNE

GRAND MANTEAU crêpe de Chine imprimé et lamé d'or.

Signé JENNY, 1, rue de Castiglione

(Phot. FÉLIX)

pouvons en parler sans en rapporter les moindres parties. En supprimer serait rompre l'idée parfaite de l'ensemble. Ainsi, voyez cette robe de mousseline et de taffetas noir : derrière tombent les longs pans de l'habit de taffetas ; devant se raccourcit le petit corsage Directoire avec ceinture haut posée en velours noir ourlé d'émeraude.

Ainsi chaque détail fut cherché, étudié, voulu. Jenny donne à la femme qu'elle habille mieux que de la somptuosité, mieux que de l'allure et de la richesse, une distinction, une perfection de silhouette, qui sont toute une beauté.

Je m'en voudrais d'appuyer... et pourtant ! Les succès qui d'emblée placèrent cette Maison nouvelle au rang des premières méritent qu'on les souligne, et M^{me} Jenny ne me gardera pas rancune de parler avec quelque insistance des heures trop rares que j'ai passées dans l'atmosphère d'élégance qu'elle a créée autour d'elle : c'est tout à la fois la plus douée et la plus aimable des artistes.

Elle a su trouver pour très jeune fille cette « simplicité » : gaze blanche et bleue ceinturée de mousseline noire, éclairée, de côté par une rangée de boutons de corail, qui ressemblent à de grosses cerises. Et, pour illuminer la joliesse d'une jeune femme, cette charmante blanche au tablier de tulle rebrodé de perles. Du corsage drapé de taffetas retombe par derrière un manteau de Cour endenté d'argent.

L'élégance du jour est l'objet d'études très spéciales ; c'est peut-être la plus difficile à combiner, car on ne peut, comme pour celles du soir aborder certaines hardiesses, certaines fantaisies. Jenny se plaît à marquer ces

robes d'une grande correction.

Quantaux manteaux, ils sont tentants à l'excès, soit en taffetas noir doublé de mousseline groseille, qu'un rien de drap, au ton vif, souligne, soit en velours simple, qui semble nous parler déjà de fin d'été. Et les écharpes sont des révélations.

Je me suis arrêtée aussi avec infiniment de plaisir devant cette toilette Empire, toute de style, qui est une des rares reproductions vraiment réussies. Je suis char-



ROBE de linon bleu; tunique de tulle et de Venise; ceinture faite d'un ruban ancien.

Modèle de JENNY, 1, rue de Castiglione

(Phot. FÉLIX)

mée, comme femme, — et tous les artistes m'approuveront — par le goût consciencieux qui présida à cette reconstitution du passé.

Non seulement la copie de cette parure est exacte, mais si bien adaptée à nos raffinements d'élégance et de beauté que l'ensemble atteint le summum de la perfection. En liberty vert empire, cette robe se voile d'une gaze verte dont les reflets sont eux-mêmes atténués par une tunique en mousseline bleue rebro-

dée et frangée de cristal d'or. La reproduction d'un galon ancien authentique forme la toute petite ceinture d'or. Autour du décolleté, qui semble destiné à quelque princesse, des grelots d'or mettent leur garniture amusante.

Une telle toilette ne peut être portée par tout le monde. Elle demande une silhouette majestueuse et élancée tout à la fois, une allure spéciale. Aussi Jenny créa un broché blanc qui tout en offrant la même somptuosité s'accorde plus facilement avec la physionomie gracieuse de la plupart de nos Parisiennes.

La longue tunique de tulle noir entièrement brodée de petites perles rouges aux reflets de rubis, est le complément le plus imprévu, le plus merveilleux de cette toilette. Un dépassant de mousseline vert lumière ourle le bord de cette tunique, telle une flamme douce courant dans les plis légers.

On a parlé des robes à godets ! Je ne sais s'il faut croire à cette révolution. En voyant les modèles de Jenny nous ne pouvons penser qu'on puisse faire mieux et par conséquent modifier les idées actuelles. L'évolution de la silhouette vers un idéal de beauté plastique continue à se faire sentir.

Toute la coquetterie, toute la finesse inventive de nos ouvrières semblent s'être prodiguées cette année : en restera-t-il pour l'an prochain ? On ne peut en douter quand on se trouve au centre même de toutes les conceptions heureuses.

Du simple au luxueux, du joli au somptueux, Jenny met partout son goût délicat, son doigté très sûr. Elle n'habille pas la femme, elle la revêt de grâce, de distinction, de jeunesse, avec ce je sais quoi de parisianisme aristocratique qui est, parmi nos artistes de la couture, le secret de quelques-uns.

Les Elégances ruineuses et celles qui ne le sont pas

Ce n'est plus du caprice, c'est de la fantasmagorie, du changement à vue : chaque semaine la Mode crée une fantaisie nouvelle ;

chaque jour elle modifie ce qu'elle rêva la veille. Il faut, pour la suivre, renouveler sans cesse sa toilette et ses accessoires.

Remplacer des fanfreluques aussi coûteuses, c'est dépenser souvent bien au-delà des limites raisonnables. Comment feront donc les femmes au budget limité, mais dont la vie, la beauté, la situation et les goûts réclament un cadre d'élégances et de jolieses ? Quelle terrible question sociale ! Chacune y songe depuis longtemps... Mais voici que ce problème complexe est résolu de façon hardie et sûre par la Maison Hodot qui crée des modèles exquis pouvant tenter tous les budgets... sans les déséquilibrer.

Non seulement ses toilettes sont d'une ligne très pure, mais leur cachet personnel, artistique, les classe hors des banalités et du déjà vu.

Jamais nous n'aurions cru qu'avec les tissus en vogue, si souples et si riches, les garnitures si luxueuses, on ait pu arriver à combiner des robes devant lesquelles la femme la plus raisonnable n'aura pas l'ombre d'une hésitation. Elle sera tentée, tout simplement, et ne souffrira en rien de cette tentation-là.

Peut-on résister, par exemple, au charme de cette robe égyptienne, dont l'originalité s'est assouplie à notre milieu,

à notre silhouette, à notre élégance de Parisiennes ? La longue tunique qui retombe sur le fourreau de liberty est en voile de soie

gris sable semé de pois d'un brun rouge. Une très haute bande imprimée reconstitue de vieux dessins aux teintes « briques » et bleu antique : elle se termine par une bande noire qui souligne le bas de la robe, pendant que le haut du buste est rehaussé par un entre-deux en tulle blanc brodé de très gros coton, qui court, bas relief léger et coquet, sur un transparent brun. L'effet en est des plus étudié, des plus heureux. Croyons que cet ensemble est emprunté à quelque divinité antique, et voyons, tout au moins en imagination, ces plis tomber sur la silhouette fine d'une de nos élégantes à la chevelure sombre retenue par des bandelettes d'or où s'accrochent de lourds scarabées.

En contraste, voici une robe claire et simple comme une matinée de printemps. Elle est faite de voile de soie bleu, tout brodé au corsage et transparent de blanc. L'ensemble se complète d'un satin pékiné en larges revers ; c'est jeune, infiniment jeune, et d'une précieuse joliesse. En vérité, je vous le dis, l'élégance, la coquetterie — ce qu'on est convenu d'appeler le chic, — peuvent

exister sans côtoyer la ruine ou friser le ridicule. Constatons-le avec joie.

TIC-TAC.



M^{lle} GERALDI, du Vaudeville
ROBE de pékin garnie de velours avec motifs brodés et passementés.
Modèle de HODOT, 3, rue Tronchet (Phot. FÉLIX)



ROBE de voile imprimé garnie de mousseline et de broderie.
Modèle de HODOT, 3, rue Tronchet (Phot. FÉLIX)

L'Évolution dans la Mode

LA MODISTE DE MARIE-ANTOINETTE — A TRAVERS LES PÉRIPÉTIES DE L'HISTOIRE
MARCHANDE DE FRIVOLITÉS AU XX^e SIÈCLE — UN APRÈS-MIDI CHEZ MARIA-GUY



Il y a cent ans, Rose Bertin, l'ex-modiste de l'infortunée et gracieuse reine Marie-Antoinette, terminait dans une paisible obscurité sa vie, dont une phase fut si brillante.

Elle avait vu se réaliser de façon imprévue et pittoresque la prédiction que lui avait faite, dans son enfance, une sorcière : « On te portera la traîne de ta robe à la Cour ».

Par l'adresse de ses mains, par la richesse de son imagination et la délicatesse de son absolu dévouement, la petite ouvrière venue d'Amiens avait conquis plus que la fortune, l'amitié d'une reine.

Et quand tout ce passé se fut envolé dans la tourmente révolutionnaire, se rappelait-elle encore la petite « boutique » de M^{lle} Forgel, marchande de modes, *Au Trait Galant*, où elle avait débuté en descendant du coche qui l'avait amenée de la province ? Maison qui, selon les mémoires du temps, « joignait à la correspondance la plus étendue, une régularité de mœurs fort rare à trouver dans cet état. » Se rappelait-elle avec un petit sourire de dédain la boutique concurrente du pont de Notre-Dame dont Watteau, le plus grand nom de notre École du XVIII^e siècle, avait peint l'enseigne, ce qui fit la fortune de la Maison ?

N'avait-elle pas vu quelque modiste « marchande de frivolités » offrir ses « bonnets, coiffes et chapeaux » dans une de ces nombreuses échoppes encombrant les façades des hôtels des grands seigneurs, le voisinage et même l'intérieur des palais et des édifices publics ? On ne pouvait la comparer, certes, à la « boutique » qui offrait alors ses modes au 275 de la rue Saint-Honoré sous l'égide de cette enseigne naïve « A la Pèlerine ».

En ce temps, qui était le commencement du XIX^e siècle, le loyer d'une boutique était plus ou moins cher, toutes proportions gardées, selon le lieu où elle était située. Telle boutique qui se louait 2.000 francs au Palais-Royal, ne coûtait pas cent écus au faubourg Saint-Germain.

Puis la boutique est devenue magasin, le magasin, salon, et maintenant nous essayons les dernières créations de nos modistes sous les aristocratiques lambris des hôtels de la place Vendôme.

Maria-Guy a su choisir celui qui offre à nos yeux charmés la surprise merveilleuse d'un escalier splendide. Nous évoquons sur ces degrés larges et bas, à révolution grandiose et artistique, les falbalas somptueux et les trames princières du XVIII^e siècle. Mais voici l'enfilade des salons ; les boiseries délicatement sculptées se reflètent dans les hautes glaces, pendant que nos silhouettes menues circulent, fort affairées, dans les halls spacieux. Jadis, la modiste, la « marchande de frivolités » gagnait cinq mille livres par an ; maintenant elle en donne cinquante mille à sa première ! Et combien est loin, dans les chiffres d'antan, le loyer de deux mille francs ! Il faudra bientôt le centupler pour rester dans la note.

L'art de la modiste est essentiellement féminin ; l'imagination de la femme s'y exerce et y triomphe en souveraine. Ne nous étonnons donc pas trop si dans cet empire les changements sont continuels... Quelle amusante chose serait une histoire des modes écrite avec l'intention de nous

initier à ces nombreuses variations et à leurs causes ! Ce serait toute une histoire de la Société, pittoresque souvent, et parfois profonde, car les Modes ont leur philosophie.

La multiplicité des coiffures les fait vieillir promptement et, leur saison accomplie, nul ne peut s'expliquer leur ancienne puissance. C'est qu'on ne les considère plus que d'une manière absolue ; on oublie les grâces que chaque femme a su leur donner, en leur ajoutant un rien tout personnel : Une pose hardie ou gracieuse, une voilette, un sourire...

Si les modes ont eu tant de charmes pour les femmes des siècles derniers, si elles leur ont dû leurs triomphes les plus doux, il faut convenir que chapeaux et coiffures ont tendu de terribles pièges à leur sagesse. Le

luxé a monté, grandi ; il s'est étendu et manifesté dans les moindres détails. Notre génération, qui porte en ses veines le sang de plusieurs générations de coquettes aïeules, est élevée dans le culte du beau et tout ce qui est art la séduit. Comment les femmes d'une telle époque ne voudraient-elles pas être belles entre toutes les belles ?...

Or, plus que la robe, plus que le vêtement, le chapeau flatte et embellit la femme : il est le cadre de son visage, s'harmonise avec ses traits ou en détruit le charme : le chapeau de 1911 est-il cette harmonie ou ce danger ? Je suis allé le demander à Maria-Guy.

« Le chapeau de 1911, me répond-elle, mais il est tout simplement adorable ! vous allez en juger. »

Et aussitôt ce fut, dans les clairs salons de la place Vendôme, le défilé des créations les plus originales et les plus jolies qui soient. Voici la toque « Rothschild », au fond largement drapé de velours noir égayé d'un rebord d'Italie et d'un flot de plumes blanches sur le côté, puis le chapeau « Malibran », au retroussé gracieux, en paille blanche doublée de satin noir, que des plumes anciennes allègent encore. Le « Séville », lui, a dans son allure, un reflet de la fière allure espagnole, et si simple avec cela ! Une paille noire doublée de velours et frangée de plumes...

Quelle folie que ces plumes ! quel luxe délicat, fragile et charmant ! Elles s'agitent neigeuses et menues, en simples franges, sur des manchons d'été qui donnent bien envie de devenir frileuse... Elles s'étalent hardiment, dans leur ton naturel, sur un chapeau de paille grège, le « Sorel », une fantaisie de la délicieuse artiste..., et on les retrouve encore en maintes créations, s'assouplissant avec leur grâce légère aux formes les plus imprévues.

Mais voilà, pour les employer ainsi, il faut les comprendre, les aimer, comme le fit Rose Bertin en les posant sur une tête altière ou comme le fait Maria-Guy qui enjolive à miracle un profil de Parisienne.

Si Maria-Guy a demandé d'heureuses inspirations aux artistes de jadis et rappelé dans quelques-uns de ses modèles les types de coiffure des grandes dames d'autrefois, elle sait surtout créer des formes d'un modernisme charmant et que nulle part on ne reverra.

Ainsi a-t-elle orné une grande toque de paille blanche d'un immense nœud de velours antique blanc et voilé sa passe d'un drapé de chantilly. La précieuse dentelle se retourne, devant, ou retombe au besoin, en voilette, sur le visage. Mais derrière, elle se noue et flotte en longue écharpe, toute allégée de tulle.

Plus tranquille, avec ce cachet de distinction qui est toute une signature, une simple paille blanche se double de satin bleu ancien. Autour de la calotte, la douceur d'un velours blanc, est d'une « fantaisie » des plus originales.

Je ne saurais oublier ce modèle très « Louis XIV » en ses moindres détails et très XX^e siècle en son allure nouvelle : il est tout en mousseline de soie blanche et se couronne de velours bleu « Lancrét » noué de côté. De fins volants de mousseline ornés d'un picot festonnent le tour de la calotte.

Maria-Guy n'a pas oublié les exigences de la vie sportive ; elle a voulu, à côté des suprêmes élégances de ces chapeaux de grand style, composer des coiffures infiniment seyantes pour les sports.

J'ai donc noté, pour le golf, un adorable chapeau de cachemire blanc, doublé bleu très foncé et simplement boutonné de côté ; puis un petit « Pierrot » de feutre blanc doublé de taffetas noir. Des plumes de faisan accentuent sa jolie allure.

Et voilà comment, dans les moments de jeux et d'exercices, où la femme pense le moins à sa beauté, nos parisiennes pourront, grâce à Maria-Guy, rester jolies et élégantes sans prétention : c'est la plus exquise façon de l'être...

TIC-TAC.



M^{lle} CÉCILE SOREL, de la Comédie-Française
Chapeau et Manchon par MARIA-GUY (Phot. Central Illustrations)

Le Tricot et la Mode

TOUTES LES ÉLÉGANCES DANS UNE SPÉCIALITÉ — COSTUMES D'INTÉRIEUR ET COSTUMES POUR LA VIE AU GRAND AIR, POUR L'AUTO ET LA PLAGE — LA DERNIÈRE MODE DES AVIATRICES CHEZ MESDAMES MESNARD SŒURS

On a beaucoup chanté la finesse de nos nouveaux tissus, la légèreté de nos voiles de soie ou de laine, le moelleux de nos lainages français et étrangers, la souplesse des draps et des cachemires modernes...

Pouvait-on penser qu'on découvrirait mieux encore ?

Supérieur aux étoffes obtenues par la machine et le tissage mécanique, le tricot, l'antique et précieux tricot, si cher à nos aïeules, est renoué de façon charmante ;

grands revers de ratine blanche qui ont beaucoup de genre.

Pour l'auto : tous les raffinements ont été prévus par M^{me} Mesnard : le grand fichu, châle léger, immense, dans lequel la voyageuse peut s'envelopper entièrement ; il remplace par excellence, pour les plus frileuses, la couverture des jambes, car il n'en a ni le poids, ni la rudesse.

Les longs manteaux, les vestes, cuirassent le buste d'une douce tiédeur sans le comprimer et se rehaussent de fourrures en hiver, de ratine en été.

La coiffure originale et coquette, préserve les cheveux de toute poussière et la tête des moindres intempéries.

La robe princesse moule exactement le corps et ne prend aucune place tout en procurant le summum du confortable.

Dès maintenant, les costumes de plage sont exposés dans les salons du boulevard Malesherbes où tout modèle nous réserve une surprise. N'y avons-nous pas vu une robe entièrement à l'aiguille, sans une couture, en laine loutre avec bordure marine et dont l'aspect séduisant laissait bien loin derrière elle, les plus jolis « tailleurs » en serge ?

La veste se fermant dans le dos, loutre, aux cols et parements marine, prend si bien les formes du buste que tous les mouvements de tous les sports sont possibles sans que la correction et la coquette allure du costume en souffrent.

Le tricot est tout indiqué pour nos petits vêtements du home et de l'intimité. Des liseuses en teintes

claires et douces, façonnées de points inédits qui leur donnent un aspect flou et neigeux, se garnissent de toile de Jouy, de cretonnes fines aux dessins et coloris Louis XVI.

Ces petits kimonos du matin sont une trouvaille et leur vue seule donne une sensation exquise de bien-être luxueux.

Les plus heureux mélanges de couleurs et de points donnent du reste des effets multiples : ici, c'est un bleu de ciel rehaussé d'une bande Pompadour ; là, une laine écossaise très nouvelle s'allonge en un réseau original ; des kakis se garnissent de blanc ; des teintes rose pâle semblent attendre quelque beauté blonde.

Costumes de tennis, de golf, de patinage, d'excursions dans les montagnes, s'offrent en un choix varié qu'il est impossible d'imaginer à qui ne l'a pas vu.

Aussi, la République Argentine comme l'Amérique du Nord demandent-elles à M^{me} Mesnard des créations que nul ne pourrait ni réaliser, ni copier, car ces travaux de longue haleine, pleins de diffi-

cultés, ne s'improvisent pas en un jour.

Ce tricot à l'aiguille est aux tissus de laine ce que la vraie dentelle est aux imitations mécaniques. Il a une valeur inappréciable si l'on considère la main-d'œuvre nécessaire et l'habileté acquise, résultat de plusieurs années de pratique suivie. Il ne suffit pas en effet de savoir faire le point, composer la chaîne, disposer les mailles, il faut encore acquérir une régularité, une perfection d'exécution dont sont seules capables de très bonnes ouvrières.

Je m'en voudrais de passer sous silence une spécialité de cette maison dont la réputation est aujourd'hui mondiale : nos enfants y sont délicieusement vêtus, selon leur besoin de mouvement, de chaleur, de liberté, — et ils conservent le charme de leur grâce juvénile et toute l'élégance des formes les plus nouvelles.

Petites robes, vestes courtes, coiffures mignonnes, sont l'objet de soins particuliers, et les bébés habillés de ces merveilleux tricots sont les plus heureux du monde, puisqu'ils ne sont ni gênés, ni alourdis, même par leurs vêtements les plus chauds. Quelle garantie de santé, de bonne humeur, de joie ! Ils braveront désormais à leur aise toutes les intempéries et s'amuseront en pleine liberté.

Nous avons eu la curiosité, traitant en ces pages de nos élégances rétrospectives, de revoir le rôle du tricot et son évolution dans les temps passés. Les étoffes à mailles étaient connues des Romains, mais s'appliquaient-elles aux usages auxquels nous les employons communément ? Cela paraît douteux.

Ce qui nous reste des monuments représentant des Perses, des Phrygiens ou d'autres peuples asiatiques, chaussés et coiffés, dénote bien plus par la grossièreté ou la raideur de ces vêtements — ou par leur aspect lisse, — une toile, une étoffe tissée et drapée, une peau, un cuir, qu'une étoffe à mailles tricotées, plus fine, plus souple du moins que les premières, et plus « grenue » que les secondes.

Jadis nos grands-mères tricotaient des bas et de gros jupons. C'était une besogne traditionnelle et sacrée. On s'ingéniait à trouver des points nouveaux, des jours, des côtes, des reliefs.

Que diraient ces simples et bonnes aïeules devant les innovations de la maison Mesnard ? Elles crieraient au miracle et elles auraient raison : le miracle du travail féminin et du goût de la Parisienne.

Ajoutons qu'au point de vue hygiène, et nous connaissons aujourd'hui toute la va-

leur donnée à ce mot, ces lainages sont inappréciables. De tous temps, dans tous les climats, la laine fut le premier produit textile employé.

La Grèce n'en connut d'abord pas d'autre ; puis le paysan romain lui demanda son lourd manteau ; la Gaule en fit des étoffes grossières et l'Asie de fins tissus.

M^{me} Mesnard, après des siècles et des siècles en créant des vêtements coquets et pratiques, adaptés aux besoins actuels.



MANTEAU de tricot double faisant effet de transparence, frangé de gros pompons de laine. — Modèle de MESNARD.



COSTUME de tricot gansé de drap, petit bonnet assorti. Modèle de MESNARD.

non seulement il flâte notre amour du bien-être, nos délicatesses en se faisant douillet et agréable, mais il sert nos coquetteries en devenant les plus enveloppantes parures que nous ayons jamais vues.

Une maison française, toute française, ayant son siège à Paris, dirigée par d'intelligentes et spirituelles Parisiennes, pouvait seule avoir l'idée de lancer à travers le monde les mailles neigeuses, complexes et pratiques, dues à ses nombreuses ouvrières. Car, ici, tout se fait à la main. C'est le triomphe des longues aiguilles et de l'habileté des doigts féminins.

J'ai dit, à travers le monde.

En effet, partout, aux quatre coins de l'univers, les sœurs Mesnard envoient leurs pittoresques et heureuses créations.

Elles ont imaginé de longs peignoirs aux nuances nouvelles, tricotés et doublés d'un tricot blanc, qui se drapent avec une rare élégance. La femme ainsi vêtue au saut du lit, est déjà, avant toute toilette, parée à son avantage. Ces peignoirs se garnissent de

Mais lorsqu'on jette une pierre dans une eau limpide, on voit se former d'un point central des ondes qui vont sans cesse s'élargissant et sans cesse se poursuivant. C'est l'image exacte de la Mode qui n'est jamais la même pour les diverses classes dont se compose la société.

Lorsqu'une création est faite pour la femme du monde, si celle-ci constate que la toilette portée par elle est copiée, répandue dans le vulgaire, elle l'abandonne.

Lorsqu'à son tour une femme de classe moyenne remarque le bas prix d'un objet dont peut se parer la femme de chambre, elle ne le veut pas pour elle-même : comme les ondes à la surface de l'eau, les créations d'élégance surgissent, se suivent et disparaissent.

Il ne peut en être de même pour les modèles de la Maison Mesnard : ils sont uniques, pour leur maison unique, et leur valeur les met à l'abri de toute copie vulgaire.

On se heurterait d'ailleurs à des difficul-

tés de main-d'œuvre et, il faut bien le redire, plusieurs années de travail, de tentatives et d'expérience ont pu seules les vaincre.

Les élégantes sont donc très sûres de trouver là des toilettes spéciales que d'autres ne porteront pas.

De plus, les intelligentes créatrices d'un genre jusqu'à présent tout à fait inconnu l'ont adapté à toutes les circonstances de la vie féminine. Nous trouvons donc, dans ces vêtements tricotés, des ressources inépuisables et précieuses.

Ce sont, pour les femmes actives, les costumes de tous les sports, perfectionnés jusqu'aux plus extrêmes limites.

Tennis à la jupe étroite, patinage à gracieuse façon, canotage au buste libre, automobile élégant.

Ces délicieux costumes sont complétés par les plus charmants petits « bonnets » qu'il soit possible de créer.

Rénovés de l'ancien, ils s'inspirent tantôt du hennin, tantôt de la coiffure hollandaise, et ils enjolivent encore les plus jolis minois...

Imaginez un bonnet au fond drapé de paille souple d'un rose très pâle; le bord est simplement brodé de perles de couleurs aux nuances assez vives, et pourtant habilement fondues, qui produisent de loin le plus curieux effet de mosaïque...

Arrêtez aussi votre attention, ne fut-ce qu'un instant, sur ces bonnets plus simples, mais si chic, avec leur petite allure pas compliquée du tout :

L'un est en toile bleu porcelaine, avec une broderie de laine sur toile blanche qui fut sûrement copiée sur un vieux Delft; l'autre est en paille bleu sombre, à long voile de mousseline, retenu par un ruban de velours noir que de gros cabochons perlés viennent égayer.

C'est encore un voile bleu sur paille rouge : les deux tons sont exquis dans leur jeu de transparence.

Ces petits bonnets sont une toute dernière innovation destinée à Trouville, une surprise que les clientes de là-bas, aussi fidèles que celles d'ici, trouveront à leur arrivée.

Car si la Maison Mesnard est unique, Paris n'a pas seul le privilège de ses créations.

La rue de Paris, si animée pendant la grande semaine, s'anime encore de ses succès, Trouville, Deauville, applaudissent à une si heureuse initiative, pendant qu'à Bagnoles-de-l'Orne plus d'une frileuse la bénit...

Ce fut une merveilleuse idée que celle de ces succursales placées dans deux des centres les plus élégants de la vie estivale. Ces lainages si jolis, si souples et si chauds à la fois, ces modèles pleins de fantaisie, sont doublement précieux en pleine villégiature, quand on a tout à craindre des changements de température et des fraîcheurs traîtresses qui vous surprennent.

Et les Américaines, les charmantes Argentines, s'empressent à l'envi dans leur Maison

de prédilection qui semble les suivre dans leurs étapes d'élégance.

M^{me} Mesnard ont songé aussi à l'aviation qui veut des vêtements particulièrement chauds et légers : nulle fourrure ne peut égaler les services que rendent leurs lainages...

Mais pour les femmes moins amateurs d'exercices violents, d'exquises légèretés sont préparées; le simple footing est agréable avec ces vêtements si enveloppants et qui ne nous alourdissent d'aucun poids.

Et l'on a presque envie d'être souffrante pour mieux s'enrouler dans le moelleux de ces peignoirs et pour sentir sur ses épaules la neige pomponnée de ces liseuses.

J'avoue être venue jusque dans cette maison de fées avec un certain parti pris : du tricot? Peuh... Des vêtements de laine? Oh non!

Je revoyais dans mes souvenirs les gros jupons de nos paysannes, les chandails du laboureur, les chaussons dans les sabots et le « jeté de lit » tricoté aux heures de veillées. — Horreur!

Quelle surprise m'attendait! Tous mes souvenirs épais, laids, grotesques, s'évanouirent bien vite, chassés par les visions d'exquis parisianisme et de géniale industrie qui se levaient devant moi. Je fus vaincue et séduite.

Cette admiration spontanée et vraie je voudrais la faire passer dans l'esprit de mes lectrices.

Elles ne peuvent s'imaginer d'après des

descriptions toujours pleines de sécheresse hélas! tout ce qui s'amoncelle de jolies choses, de belles créations dans les salons de M^{me} Mesnard. Je crois qu'il faut aller les voir pour s'en faire une idée.

Les laines de Tyr et de Sidon chantées par les Ecritures pour leur coloris et leur finesse seraient imparfaites à côté des « cachemire mérinos » et de toutes celles dont j'oublie le nom qui sont choisies avec tant de soins avant d'être confiées aux habiles ouvrières.

Alors, sous l'activité des longues aiguilles, les laines se tordent en mailles, forment des réseaux épais ou légers, plats ou à reliefs, nuancées des tons les plus sérieux et les plus graves aux jolies les plus pimpantes.

Oh! le plaisir d'être frileuse quand on a de si tièdes vêtements pour y glisser des membres délicats! La belle coquetterie qui fait préférer ces souples lainages aux lourds tissus!

La laine semble faite pour suivre les moindres contours des formes, épouser le galbe, ne faire qu'un avec les lignes du corps. Où commence-t-elle? Où finit-elle? Elle nous vêt et nous pare tout à la fois.

Serez-vous étonnée maintenant quand je vous affirmerai que la réputation des sœurs Mesnard est universelle et que leurs créations si originales et si jolies vont promener leur succès aux quatre coins du monde?

TIC-TAC.

Les Accessoires de la Mode

LES BAS, MAILLOTS, PANTALONS DE LA MAISON GASTINEAU

Il fallut l'esprit de la Parisienne pour créer cette élégance exquise, toute précieuse, du bras et de la main, de la jambe et du pied. Le luxe de ces menus accessoires du vêtement est peut-être le plus difficile à combiner car il doit s'inspirer d'un goût très sûr et d'une direction tout artistique.

Maladroitement incrusté, le bas élargit le pied; une broderie peut faire perdre à la jambe tout son galbe. Il faut enfin savoir se chausser selon les heures et les circonstances. C'est une science véritable et son secret est jalousement gardé dans un groupe d'élite: nous avons demandé à M. Gastineau de nous le révéler en partie.

Et voici ce qu'il nous a montré dans une note infiniment chic : des bas de soie unie d'une finesse extraordinaire. Remarquez en passant que ces bas-là sont *fins* et non *creux* comme leurs imitations; ceux-ci on entre leurs mailles des trous qui font croire à la finesse, mais dans les bas véritablement fins, la couleur rosée de la chair se devine en transparence à travers tout le réseau, et c'est d'une douceur sans égale.

A côté de ce bas de soie noir qui reste le favori incontesté, le bas de couleur vive rappelle l'admirable éclat des pierres précieuses; — les nuances franches s'harmonisant avec les toilettes. On choisit de préférence, pour la journée, le bas ajouré, mais le soir n'admet que les broderies ton sur ton ou les belles incrustations.

Oh! les délicieuses incrustations de

dentelle que M. Gastineau crée avec un art infini! Quelle femme ne rêverait d'en ganter son pied menu! Les Chantilly s'allongent en forme, les entre-deux montent jusqu'au-dessus du genou, les points les plus précieux s'encadrent de mailles arachnéennes!

Toutes ces incrustations sont absolument

inédites : ne pensez pas en trouver ailleurs, même la plus pâle copie.

Le bas de filet de soie, aux souples entrelacs, est une création sensationnelle, il ne peut avoir comme rival qu'un certain bas à jour, dont les mailles et les dispositions donnent l'illusion d'un réseau de Chantilly :



Quelques Créations de la Maison GASTINEAU
6, rue du Faubourg Saint-Honoré, Paris

c'est un bien joli travail, très solide, très résistant — et ce côté pratique de la question n'est pas à dédaigner.

Mais voici encore un réseau entièrement à jour, fait d'un fil de soie aussi impalpable que ces fils de la Vierge que juin accroche à tous les buissons. Avec un tel réseau, des bas roulés tiennent dans le creux de la main : bas de fées ou bas de Cendrillon.

La saison estivale nous réserve des bas de fil, doux et légers comme des bas de soie : blancs pour le tennis, à rayures pour les sports.

Et ce n'est pas tout, puisque à côté de ces modèles inimitables, la maison Gastineau vient de créer un tissu qui réunit la légèreté du duvet, la tiédeur de la laine et la souple élégance de la fourrure : ses « châles russes », écharpes de 2^m 50 de largeur, passent dans une bague et enveloppent cependant les épaules d'une chaleur bienfaisante, d'un bien-être exquis. Ses petits cache-corset « Volga » — faits d'une matière toute nouvelle, réalisent le même rêve.

Citerais-je en passant les maillots académiques, les pantalons-culottes, tous ces petits dessous intimes auxquels nous ne demandons d'importants services que parce qu'ils ne tiennent pas de place, invisibles et discrets au possible.

Eux aussi font partie de notre coquetterie — et de la plus fine, de la plus jolie coquetterie qui soit : celle qui s'occupe des grandes lignes et sait mettre en valeur les moindres détails.

Chronique Immobilière

Il était de mode, il y a quelques années, de considérer les domaines agricoles comme de lourds fardeaux improductifs. De fait, la culture routinière de nos ancêtres ne pourrait plus aujourd'hui nourrir son homme. La terre a porté tant de fruits généreux dans ses flancs qu'elle s'en est épuisée quelque peu et que sa fécondité naturelle s'en ressent.

Il faut maintenant pour obtenir des résultats avantageux que l'agriculteur se double d'un homme de science ; qu'il sache discerner les engrais dont le sol a besoin, les procédés de travail qui lui conviendront le mieux.

D'autre part, pour remplacer la main-d'œuvre humaine insuffisante doivent intervenir des machines appropriées.

Mais quelle est la profession, quelle est l'industrie, quel est le métier qui aujourd'hui ne se trouve logé à la même enseigne, et n'a pas dû évoluer ?

Partout il faut procédés de travail nouveaux et intensifs.

La science culturelle a suivi le mouvement et maintenant les établissements agricoles savent produire non seulement autant mais plus qu'autrefois.

Le capitaliste qui achète une ferme comme placement trouve toujours amateur pour la louer à bon prix.

Et l'amateur de campagne qui préfère faire fructifier lui-même peut tirer de son exploitation un rendement excellent tout en menant l'agréable vie du gentleman farmer. Chevaux, pêche, chasse occupent ses journées et s'il veut chercher à la ville quelques heures plus intenses l'autol'y mène rapidement.

On comprend facilement que depuis quelques années les domaines agricoles aient repris leur ancienne faveur. Ce sont des valeurs de tout repos et non sujettes aux fluctuations ou cabrioles regrettables de certaines valeurs trop connues, hélas !

Je suis persuadé que cette tendance ne fera que s'accroître et que de plus en plus les jeunes gens fortunés se tourneront vers les domaines agricoles.

Dans les Deux-Sèvres je connais une splendide propriété que par suite d'indivision, des co-propriétaires se décideraient à vendre. La superficie totale est d'environ 1.200 hectares. Il y a un château Louis XIII d'architecture sobre et imposante auquel on accède par une large allée plantée de châtaigniers.

Le rez-de-chaussée comprend : un vaste hall, grand et petit salon, salle de billard, fumoir, bibliothèque, salle à manger, cuisine, office.

Au premier étage : quinze grandes chambres, et six dans le donjon, salle de bains, cabinets de toilette, etc.

Au deuxième étage : nombreuses chambres de domestiques, vastes écuries pour 20 chevaux et chenil pour 100 chiens.

Le parc est de 40 hectares avec bois, étang, etc.

Huit fermes, toutes entre les mains d'excellents locataires produisent 28.000 francs de loyer. Cette propriété vaut un million et constitue une affaire des plus intéressantes.

A Sainte-Adresse, une villa bien située, toute récente (elle a été construite en 1896-1897). Élevée sur voûtes, elle comprend : au rez-de-chaussée, salon, salle à manger, office, cuisine, vestibule ; au premier étage : trois chambres, deux cabinets de toilette, salle de bains ; au deuxième étage : deux chambres, cabinets de toilette, chambre de domestiques.

Dans la cour : buanderie, séchoir, pou-

lailler. Jardin ensuite. Cette propriété serait cédée à 30.000 francs, à raison du décès du propriétaire, bien qu'elle ait coûté beaucoup plus.

Dans le Calvados, une agréable petite propriété de 80.000 francs. Tout d'abord maison de maître. Rez-de-chaussée : salon, salle à manger, cuisine, laverie, débarras ; premier étage, quatre chambres de maîtres ; deuxième étage, trois chambres de domestiques et grenier ; communs, avec écurie, remise, caves, buanderie, etc. ; jardin, cour d'honneur avec rivière. Ensuite maison de fermier avec bâtiments d'exploitation, pommiers, poiriers, herbages, prés, etc. Cette partie de la propriété rapporte 4.000 francs.

La propriété est traversée sur 800 mètres de long par la rivière. Située dans un site agréable à la porte d'une ville, près d'une de nos stations balnéaires les plus en vogue, sur une belle route, elle constitue un séjour parfait pour l'été et je n'hésite pas à la signaler.

J. CHASSINAT,
Avocat.

Pour tous renseignements : écrire à
M. Chassinat, 77, boul. St-Michel, Paris.

Notes et Informations

PAPOTAGES FÉMININS

Lorsque deux femmes sont ensemble, elles commencent, dit-on, par dire du mal des hommes, ensuite elles parlent toilette. Là-dessus, elles sont prolixes, mais n'abordent qu'avec discrétion le chapitre des soins particuliers auxquels elles doivent une jeunesse et une beauté prolongées.

Si elles ont découvert un cosmétique favorable, une lotion bienfaisante, elles se gardent bien d'en faire part à une rivale en vertu de l'axiome que « charité bien ordonnée commence par soi-même ». C'est ainsi que pas une de ces charmantes égoïstes n'avouera qu'elle obtient la blancheur de son teint avec la Crème Exotique, et la pureté, l'éclat de ce teint, avec l'Eau Brise Exotique qui efface rougeurs, traces de hâle et menues rides.

Comme nous avons, au contraire, mission de dévoiler ces secrets-là, nous disons vite que la Crème vaut 5 francs et 5 fr. 50 franco ; l'Eau 6 francs et 6 fr. 85 franco, et que ces deux spécialités appartiennent à la Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre. Nous ajouterons aussi qu'il faut se méfier des imitations.

LA MODE

CHEZ PAQUIN, BERTHOLLE ET C^e

Ne médions pas de la mode actuelle mais, au contraire, empressons-nous d'applaudir à ses tendances vers le mieux. Si les lignes de nos robes étroites soulignent toujours les perfections féminines, du moins leurs audaces ne font plus le jeu des moralistes grognons qu'elles choquent.

Le costume tailleur glane tous les suffrages des femmes les plus chics qui le portent couramment ; il triomphe dans toutes les manifestations d'élégance ; son aspect dégagé, sa ligne sobre et impeccable, tout en lui est harmonieux. Mais il en est de l'ensemble et de l'agencement des détails comme d'une œuvre signée d'un maître, elle peut être copiée à plusieurs exemplaires par de serviles imitateurs. On reconnaît le Créateur... Et voilà pourquoi toutes nos jolies contemporaines ont consacré l'incomparable succès de MM. J. Paquin, Bertholle et C^e, les grands couturiers du 43, boulevard des Capucines.

Alors que mai agite les clochettes des odorants mugnets, — traditionnel porte-

bonheur — leur imagination fantaisiste qui dispose d'un goût très sûr, nous prépare encore pour cet été les plus jolies surprises qui seront bien certainement les plus délicieuses fétiches de beauté que nos Parisiennes puissent rêver.

On ne peut souhaiter rien de plus idéal que ces piquants costumes tailleurs pékinés rose et blanc ou bleu et blanc ; infiniment parisien ce tailleur garni de satin pékiné attaché par des boutonnieres militaires, la jupe infiniment gracieuse s'ouvrant sur la cheville dans un mouvement inédit qui y est toute la signature des grands



Deux récents modèles de J. PAQUIN, BERTHOLLE et C^e

couturiers. Et enfin, très heureusement rénovés par le talent si personnel de MM. J. Paquin, Bertholle et C^e, les costumes de tussor qui, malgré leur charme séducteur furent si délaissés l'été dernier, vont redevenir cette année, les favoris de Sa Majesté la Mode.

POUR LES VOYAGES

Comme les années précédentes, nous avons reçu de nombreuses demandes de conseils au sujet de l'élégance pratique en matière de nécessaires et de sacs de voyage. Où s'adresser, nous demande-t-on, pour avoir un nécessaire vraiment chic sans être forcé d'en passer par les tarifs quelquefois ruineux des magasins spéciaux ?

A cette question, nous répondrons par le même renseignement qui réussit si bien, depuis des années, à ceux et à celles qui l'ont utilisé : Allez voir de notre part M. E. Pinteaux, 52, rue Turbigo, à Paris. M. Pinteaux fabrique lui-même non seulement la maroquinerie et l'orfèvrerie, mais toutes les pièces de chaque nécessaire, du plus simple au plus luxueux. Il vous sera donc facile de faire établir chez lui un nécessaire qui, par sa composition et sa disposition, vous sera personnel, répondra à votre goût, à vos habitudes, à vos exigences, — et cela, aux conditions les plus avantageuses.

Il y a d'ailleurs beaucoup de chances pour que vous trouviez tout prêt chez M. Pinteaux, un modèle qui vous convienne. L'art, le sens pratique et le bon goût, autant que le sentiment le plus délicat de

l'élégance, en ont inspiré un grand nombre qui, quel que soit leur prix, sont toujours hors de la banalité.

L'UNIFORMITÉ CRÉE L'ENNUI

Tout est de convention en fait de beauté, n'en déplaise aux personnes si vaines de leur fin profil, de leur joli nez, de leurs dents blanches, de la profondeur de leur regard. Tout cela devient quantité négligeable suivant les latitudes, et un nez camard, des dents cassées ou noires, des yeux sans cils ni sourcils ont leurs admirateurs ici ou là ; la terre est grande et les goûts humains sont très variables.

C'est humiliant, certes, de penser que des laiderons sont adorés, trouvent des Roméo épris de leurs tares et font des mines coquettes avec un visage repoussant, mais, n'y songeons pas, puisque l'on nous veut belles et que l'on ne saurait nous apprécier autrement.

Donc, si quelques-unes d'entre nous ont, par exemple, le défaut que je signalais plus haut, des cils rares et des sourcils râpés, qu'elles ne se consolent pas en pensant que ce serait un charme dans un autre coin de l'univers, mais qu'elles fassent, au contraire, tout leur possible pour y remédier.

Le meilleur procédé est, je crois, la Sève Sourcilère de la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre ; cette spécialité agit sans aucun danger, elle fait pousser, allonger et foncer les cils comme les sourcils, et son prix peu élevé : 5 francs et 5 fr. 50 franco, permet à toutes les femmes de recourir à elle.

CHRYSANTHÈME.

Chronique médicale

La femme, être sensible, a toujours été soucieuse de sa beauté. Malheureusement, l'agitation de la vie quotidienne, avec ses soucis, ses tristesses plus ou moins fréquentes, ses maladies, ne lui permettent pas de la conserver longtemps intacte ; et on comprend que la femme se soit adressée aux artifices et cosmétiques, pour l'aider un peu à empêcher de flétrir, du moins avant l'âge.

Mais si de tout temps elle a usé d'eaux de Jouvence pour lutter contre l'affront du temps et de l'âge, il faut convenir qu'elle n'a pas souvent réussi, car c'étaient des produits quelconques, préparés sans connaissances spéciales, sans autorité médicale.

Un beau teint naturel, vaut certes mieux que n'importe quel artifice. Mais enfin, lorsqu'on a besoin de faire appel aux cosmétiques, il faut le faire du moins avec extrême prudence et s'adresser aux produits sûrs et agissant bien.

Parmi ces préparations, les *Produits de Beauté du D^r Clarkson*, 97, rue Saint-Lazare, à Paris, représentent sûrement la première marque du monde. Il suffit de dire qu'à l'Exposition de Bruxelles, ils ont obtenu à l'unanimité une médaille d'or. Le contrôle médical qui s'y opère est aussi une bonne garantie d'excellence des produits.

D^r SERRE.

COURRIER DU DOCTEUR

Yucca. — 1. Matin et soir, frictions sur les parties à raffermir avec : alun, 10 grammes ; alcoolat de lavande, 200 grammes ; alcoolat de verveine, 500 grammes ; eau de Cologne, 300 grammes ; glycérine, 40 grammes. — 2. Ce traitement de transformation de la peau se fait en 8-10 jours ; il faut être à Paris pour cela.

Forget not. — Eau de roses et eau oxygénée, de chaque 500 grammes. La nuance est assez jolie. On fait plusieurs applications avec une petite éponge après avoir bien dégraissé les cheveux.

G. de P. — 1. C'est une bonne préparation, mais il ne faut pas en abuser pour les peaux fines et tendres de crainte de les irriter. — 2. L'agrandissement des yeux ne présente absolument aucun inconvénient.

Bérénice. — Trop long et délicat par journal.

D^r S